

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

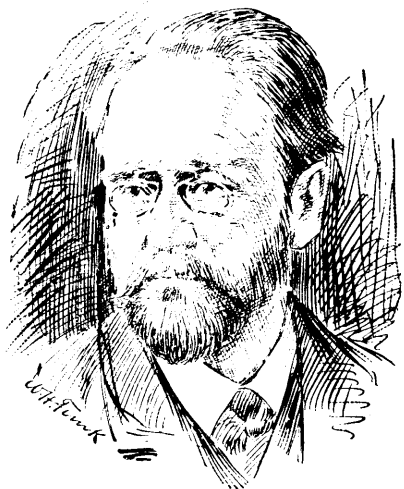
Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE CYCLOGRAMMA UNIVERSEL

**VIN MARIANI**

*Le plus efficace et le plus agreable  
des toniques et des stimulants.*



*Ne constitant jamais*

EMILE ZOLA

A. M. MARIANI,

... la liqueur de vie, qui allait combattre la dé-  
bilité humaine, seule cause réelle de tous les maux,  
une véritable et scientifique fontaine de Jouvence,  
qui, en donnant de la force, de la santé et de la  
volonté, referait une humanité toute neuve.

EMILE ZOLA

DOSE:— Un verre à Bordeaux avant ou après les principaux  
repas. Pour les enfants un verre à Madère est suffisant.

LAWRENCE A. WILSON & Cie, Montreal  
Seuls agents au Canada.

**VOL. III - NO. 22**

**Samedi, le 13 Fevrier 1897**

## SOMMAIRE DES GRAVURES :

ACTUALITES — Le Cholera a bord du Nubia ; on jette a la mer la depouille d'un  
decede.— **UNE FEMME CHEF DE BANDITS** — Un nouveau bac militaire  
en Autriche-Hongrie — Le wagon-bar, exterieur et interieur.

**LA PESTE AUX INDES** : Funerailles Hindoues — Tabout expose dans les rues  
de Bombay.

**BEAUX-ARTS** — Coup de vent dans les plaines d'Alfa, Sahara — Un Bouqui-  
niste d'autrefois — Chaire de l'eglise d'Altkirch.

**LE DOCTEUR YERSIN ET LE VACCIN DE LA PESTE**

Miss Anna Mahan, jolie Americaine mordue par un chien enrage.

Nombreuses gravures comiques : Remede sous la main, etc.

Illustrations de Napoleon et du feuilleton.

**LE NUMERO : 5 CENTINS**

Bureau et Atelier de Photogravure : 1560, rue Notre-Dame, Montreal.

LE  
CYCLORAMA UNIVERSEL  
EN VOLUMES

La collection des fascicules du CYCLORAMA UNIVERSEL forme de forts volumes, remplis de jolies gravures sur des sujets variés :

Beaux-Arts,  
Sciences,  
Voyages,  
Sports,  
Modes,  
Humour,  
Etc., Etc.

L'administration pourra disposer de quelques collections complètes, que nous vendrons aux prix suivants :

3 VOLUMES RELIES, FORMANT 2,000 PAGES \$5

Bonne reliure, dos en cuir et plats en toile.

**Au volume, separement**

Volume I — 620 pages, bonne reliure . . . \$2.00  
Volume II — 652 pages, même reliure . . . 1.75  
Volume III — 728 pages, même reliure . . . 1.75

Ce dernier volume ne sera prêt que vers le 15 mars prochain.

☞ Ceux qui desireraient se procurer la collection complète feront bien de ne pas tarder à donner leur commande.

**Payable à livraison**

Transport à la charge de l'acquéreur.  
S'adresser, par lettre ou autrement :

“LE CYCLORAMA UNIVERSEL”  
1560, rue Notre-Dame,  
B. de P. 2182. MONTREAL.

Le Cyclorama  
Universel

JOURNAL HEBDOMADAIRE.....

.....D'ILLUSTRATIONS

ABONNEMENT : (UN AN, - \$2.50  
SIX MOIS, \$1.25

La file du CYCLORAMA UNIVERSEL forme à la fin de l'année deux magnifiques volumes de plus de 700 pages.

BUREAU ET ATELIER DE PHOTOGRAVURE :  
1560, RUE NOTRE-DAME  
MONTREAL

LA COMPAGNIE DE PHOTO-GRAVURE



PRIME No 5

UNE MONTRE EN NICKEL

Nous pouvons disposer d'un nombre limité de Montres, que nous offrons à nos lecteurs à aussi bonnes conditions que possible, comme on peut s'en assurer en lisant ce qui suit :

C'est une montre à remontoir, en nickel ; mais une véritable montre et non un mouvement d'horloge dans un boîtier : il suffit de la remonter quelques tours pour qu'elle marque le temps pendant trente heures.

CONDITIONS

Tout abonné qui paiera un an d'avance aura droit à la prime No 5 au prix excessivement bas de 50 centins.

Tout abonné qui paiera six mois d'avance aura droit la prime No 5 au prix de 75 centins.

Tout acheteur au numéro qui produira 10 coupons consécutifs aura droit à la prime No 5 au prix de \$1.10

Tout porteur de 5 coupons consécutifs aura droit à la prime au prix de \$1.20.

Tout porteur de 1 coupon pourra avoir la prime au prix de \$1.25.

REMARQUES

Pour les personnes qui peuvent se rendre au bureau du CYCLORAMA UNIVERSEL avec leurs numéros, il n'est nécessaire de les couper ; il suffira de produire les numéros pour faire annuler les coupons et avoir droit à la prime aux conditions annoncées.

AVIS

La prime No 2 est épuisée. Nous n'avons qu'une certaine de ces cadrans phosphorescents et ils ont tous été enlevés. Comme il nous est impossible de nous en procurer d'autres pour le moment, la prime No 2 est discontinuée. Nos lecteurs de la ville, et surtout ceux du dehors, voudront bien en prendre note.

COUPON

A DETACHER

DU CYCLORAMA UNIVERSEL

Pour les acheteurs au numero.



BEAUX-ARTS — COUP DE VENT DANS LES PLAINES D'ALFA (SAHARA).— Tableau de M. Eug. Fromentin.

## LE PLAISIR DE MAGASINER



— Nous courons les magasins depuis dix heures ce matin, il est quatre et demie et nous ne sommes guère qu'au commencement de votre liste! Ma chère, comment pourrons-nous laisser la ville demain?

## Dialogue conjugal au bord de l'eau.

— Mon ami, ne monte pas dans cette barque, tu vas t'exposer!

— Non, ma louloutte.

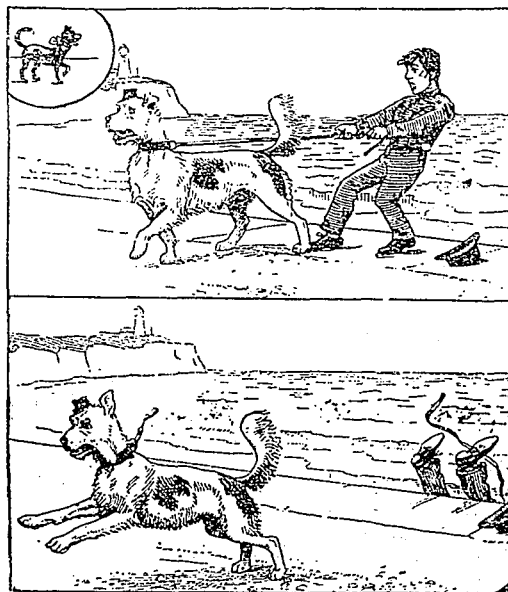
— Ah! grand Dieu! que je suis malheureux! si tu allais te noyer, tu es si maladroit!

— Laisse donc, ça me connaît.

— Eh bien! laisse-moi au moins ta montre et ta chaîne.

## UN DRAME

EN TROIS ACTES ET DEUX TABLEAUX



Acte I — Le signal.

Acte II — La reconnaissance.

Acte III — M. Rhidot... tombe.

## Jeunes et vieux

Feront usage du Baume rhumal avec succès dans tous les cas de rhume, toux, coqueluche ou bronchite. Ce remède français n'a pas de rival sous le rapport de l'efficacité.

## UN DISCIPLE DE LA SAIGNEE



Chirurgien-major — Fâché! j'ai oublié les parties, savez-vous? Ah! je ne pourrai plus danser le lancier, quoi!...

L'hôtesse — Ah! docteur, vous seriez plus à l'aise s'il s'agissait de lancer le Lancier.

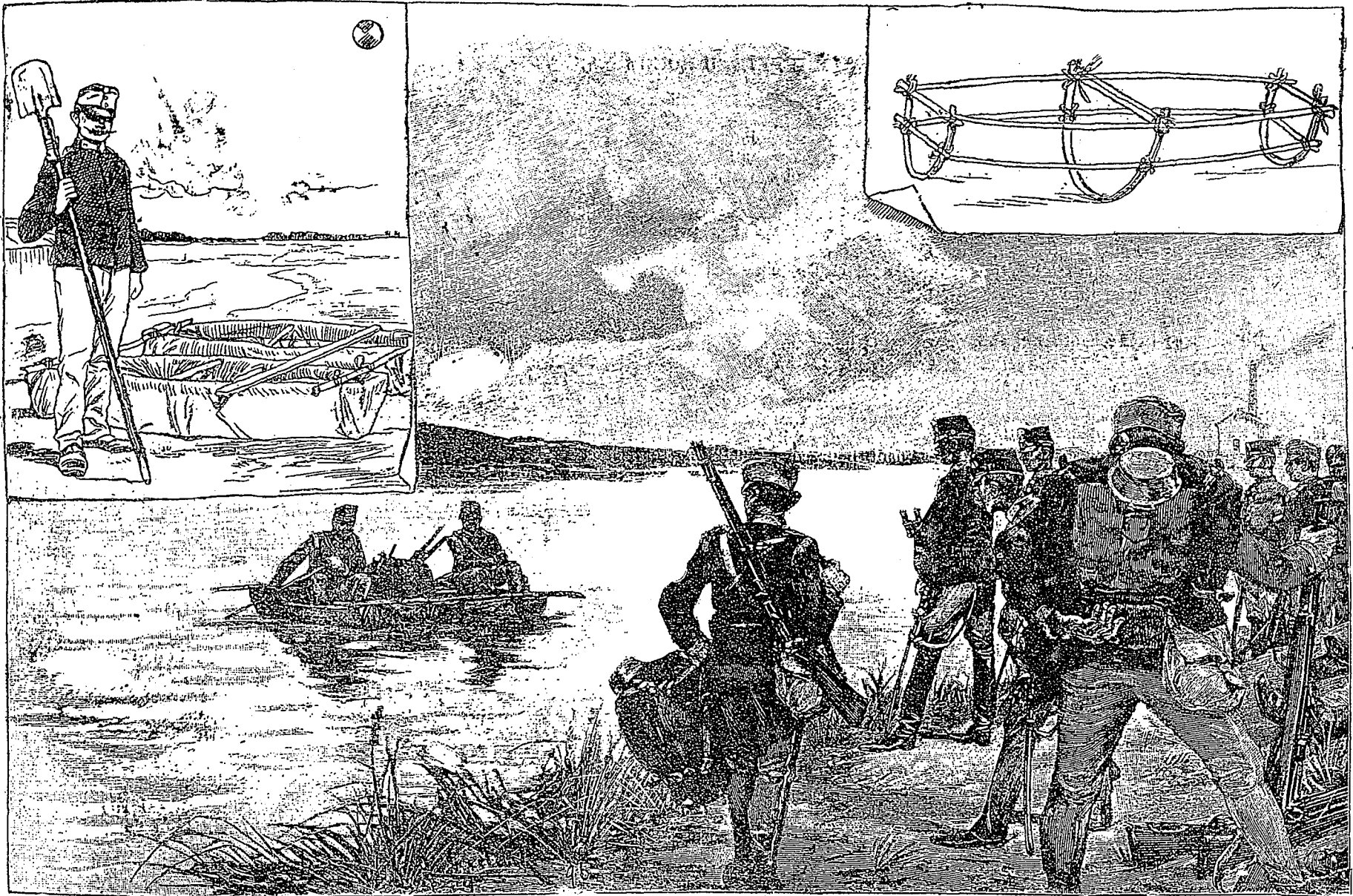
## UNE DISTINCTION SUBTILE



M. Besogneux — Pensez-vous que ce soit à cause de mes dettes que votre père me refuse votre main?

Dorothee — Oh! non, cher monsieur; c'est à cause de votre incapacité à les payer!





BATEAUX AJUSTÉS ENSEMBLE

UN NOUVEAU BAC MILITAIRE, EN AUTRICHE-HONGRIE

LA CARCASSE DU BATEAU EN BRANCHES DE SAULE

## IL AVAIT LE REMEDE SOUS LA MAIN



— Mais vous me les avez coupés trop courts pour l'hiver !...  
 — Oh ! ça n'est rien ; je vais vous vendre un flacon de mon rénovateur de la chevelure et... ça va repousser !...

## AUTRICHE-HONGRIE

UN NOUVEAU BATEAU MILITAIRE POUR LA TRAVERSEE DES RIVIERES

(Voir illustration, page 591.)

L'importance que prennent chaque jour les services d'avant-garde dans les différentes armées européennes, le rôle qu'ils sont appelés à jouer, ont montré la nécessité de créer des détachements de cavalerie absolument indépendants, capables de vivre sur leurs propres fonds, de se subvenir à eux-mêmes, sans avoir recours à l'aide des autres corps de troupes.

Aussi, dans ce but, l'état-major anglais et le grand état-major allemand ont-ils fait suivre chaque régiment de cavalerie de voitures d'une forme particulière pouvant se démonter, et portant des châssis de bois et des toiles caoutchoutés, etc., qui permettent de constituer rapidement des sortes de radeaux et de ne plus être arrêté dans sa marche en avant par les fleuves ou cours d'eau qui peuvent se présenter sur sa route.

En France, le problème n'a pas été envisagé de la même façon ; on a recherché s'il ne conviendrait pas soit d'augmenter le service du train des équipages et des pontonniers, soit de renforcer le service d'avant-garde par de petits détachements d'élite, munis alors de tous les accessoires nécessaires : sacs munis de liège, sac en caoutchouc, etc. Aux dernières manœuvres du sixième corps français, des essais de ce genre ont été tentés à l'aide de bateaux démontables qu'il suffisait de transformer en radeaux et qu'un câble faisait mouvoir d'une rive à l'autre.

Le lieutenant Ezerny, du 5e régiment d'infanterie hongrois, vient de résoudre le problème d'une façon expéditive et simple. Il a imaginé de construire avec des branches de saules, que l'on trouve sur le bord de presque toutes les rivières, et la toile des tentes que les soldats peuvent emporter, un bateau pouvant se monter immédiatement. Il fait deux rectangles de dimension déterminée avec les branches de saule, et les fixe solidement à l'aide des cordes ou de ficelles. Ces deux rectangles construits, il prend trois autres branches qu'il courbe et qu'il attache à ces rectangles, une à chaque extrémité du rectangle, et la troisième au milieu.

On obtient ainsi le squelette du bateau, ainsi que le montre, du reste, notre dessin. Le rectangle supérieur forme pour ainsi dire le rebord extérieur du canot. Pour lui donner plus de stabilité, on le maintient par une branche transversale. Sur ce squelette de canot, il ne reste plus qu'à fixer, à l'aide de ficelles, une toile de tente. Pour plus de sécurité, on met alors une planche au fond de ce canot sommaire.

Chacun de ces bateaux, que l'on peut réunir par des traverses en bois, peut supporter un poids de 80 à 90 kilogrammes. On voit que cette essai est utile à connaître, vu qu'il a donné déjà de bons résultats pratiques.



### UNE FEMME CHEF DE BANDITS

#### UNE FEMME CHEF DE BANDITS

Depuis plusieurs mois, la plus grande terreur règne dans de nombreuses communes des environs de Bruxelles et d'Anvers, en Belgique.

Des bandits au visage noirci, ayant pour chef une femme masquée, attaques les gens attardés sur les routes désertes et pénétrèrent dans les fermes pour y voler.

Voici un de leurs exploits :

Deux habitants de Thisselt retournaient le soir chez eux, quand ils furent attaqués par cette femme et trois de ses complices. Ils furent horriblement maltraités et ensuite dévalisés.

Leur coup fait, les bandits sautèrent dans une barque qui attendait et gagnèrent l'autre rive du canal de Willebroeck, sur les bords duquel l'agression avait eu lieu.

Les gardes-champêtres et les brigades de gendarmerie ont fait de multiples battues, mais elles sont jusqu'ici res-

tées infructueuses : il est impossible de découvrir la retraite des criminels.

De nombreuses personnes ont été attaquées et beaucoup n'osent plus sortir de chez elles le soir.

Une dame se présente chez un marchand de musique et demande à un jeune campagnard, commis arrivé là depuis quelques jours seulement :

— Monsieur, pourriez-vous me donner le *Throuvère* ?

— Mais, madame, répondit-il avec un sang-froid imperturbable, je ne connais point ce *Throu-ù*.

Un journal allemand annonce la découverte d'un nouveau remède contre la fièvre, auquel l'inventeur a donné le joli nom que voici :

— *Dimethylamido-phénol-éthiméthylpyrazolom*.

Epelez ce nom une dizaine de fois de suite, et vous aurez certainement besoin du remède.



BEAUX-ARTS



UN BOUQUINISTE D'AUTREFOIS



Le navire "la Pique" transformé en hôpital flottant.

LE "NUBIA" ALLANT AU LARGE JETER LA DEPOUILLE D'UN DECEDE

## UNE ENSEIGNE A PEU DE FRAIS



M. Isaacstein a loué un local où était une fabrique de valises pour y ouvrir une buvette. Il s'adresse donc à un peintre pour faire changer l'enseigne, mais il ne veut payer bien cher. Le peintre examine l'ouvrage à faire et dit au fils d'Israël :

— Je vous fais cela pour trente sous.

— Trente sous ! s'écrie Isaacstein, le voilà d'avance, et vite à la besogne.

Un peu vantard :

Claire. — Ma chère Anna, est-ce que votre mari appartient à un club ?

Anna. — Oh ! Chère, à l'entendre parler, on croirait que c'est le club qui lui appartient.

Atavisme :

Elle se tordait les mains de désespoir :

— Mon beau père, vous savez, a épousé une mégère qui a fait le malheur de sa vie...

— Eh bien ! voyez les fruits de mon stupide mariage. J'ai vécu pour voir mon fils suivre les traces de son père et choisir pour femme une idiote !

On vend le mobilier d'un sieur X... qui a filé, il y a trois mois, après avoir essayé de lancer une demi-douzaine d'affaires véreuses.

On en était arrivé aux meubles du cabinet.

— Un Coffre-fort ! fait le crieur ?

— Est-il en bon état ? demanda une voix.

— Vous savez bien qu'il n'a jamais servi.

## Facheuses influences

Quand on est dans les affaires, il faut veiller tout particulièrement sur sa santé. Aux premiers symptômes de rhume, de toux ou de bronchite, quelques doses de Baume rhumal suffiront pour enrayer le mal et amener la guérison.

Mme Lepincé, à Brigitte, sa cuisinière. — Vous savez Brigitte, je ne puis tolérer cela. Je ne veux plus voir des hommes étrangers comme cela tous les jours.

Brigitte. — Mais vous faites erreur, madame. Ce ne sont pas des étrangers, ; je les connais tous.



Et voici comment le peintre s'est acquitté de la tâche, en ne changeant qu'une lettre. Reste à savoir si M. Isaacstein fut satisfait.

## PAS EN FAVEUR DES PRATIQUES



PAT, regardant la statue de la justice. — Elle tient la balance assez égale, mais ne lui donne-t-elle pas un petit tour, des fois ?

JOE — Je te crois ; je viens justement de finir " un tour " de six mois qu'elle m'a donnée, et à la dure encore.

Enfants terribles :

Toto n'est pas sage, aussi est-il réprimandé par sa grand'mère qui veut lui faire demander pardon.

Toto ne veut pas.

— Eh bien ! si tu ne veux pas, j'appelle le diable pour qu'il t'emporte.

— Oh ! j'ai pas peur, je sais bien qu'il ne va pas venir ! Papa te dit toujours que le diable t'emporte et cependant tu es toujours là, grand'mère.

Une petite fille entre chez un épicier et demande un hareng-saur.

— Mais pas de ceux qui sont devant la porte.

— Pourquoi donc ? interroge l'épicier.

L'enfant se tournant du côté d'un gros chien, qui s'éloigne avec le calme d'une conscience tranquille :

— N'est-ce pas toutou, que tu sais bien pourquoi, toi



La chaire de l'église d'Altkirch, est un chef d'œuvre créé par un ciseau habile. Il offre un ensemble complet et harmonieux où la sveltesse élégance de la forme aide au développement d'une pensée chrétienne bien traduite.

Adossée à l'une des colonnes de la nef, cette chaire repose sur un pilier massif où vient s'appuyer la statue de Moïse, représentant la loi ancienne. Dans des niches ménagées sur les pans hexagones de la cuve sont les quatre évangélistes avec leurs attributs.

La rampe de l'escalier en spirale est soutenue par des colonnes d'un effet très-original, sur les chapiteaux desquelles les artistes ont placé les statues des pères de l'Église, saint Basile, saint Jean Bouche-d'Or, saint Augustin, saint Grégoire et saint Bernard.

La porte d'entrée, en fer battu d'un travail très-riche, est dominée par la statue de saint Joseph. L'abat-voix, qui peut-être a trop de développement, se compose d'un ensemble de mur crénelés avec portiques et tours romanes, symbole de la cité céleste, que couronne la statue du Christ tenant, d'une main, le livre de vérité, et bénissant, de l'autre, ceux qui entendent la parole sainte.

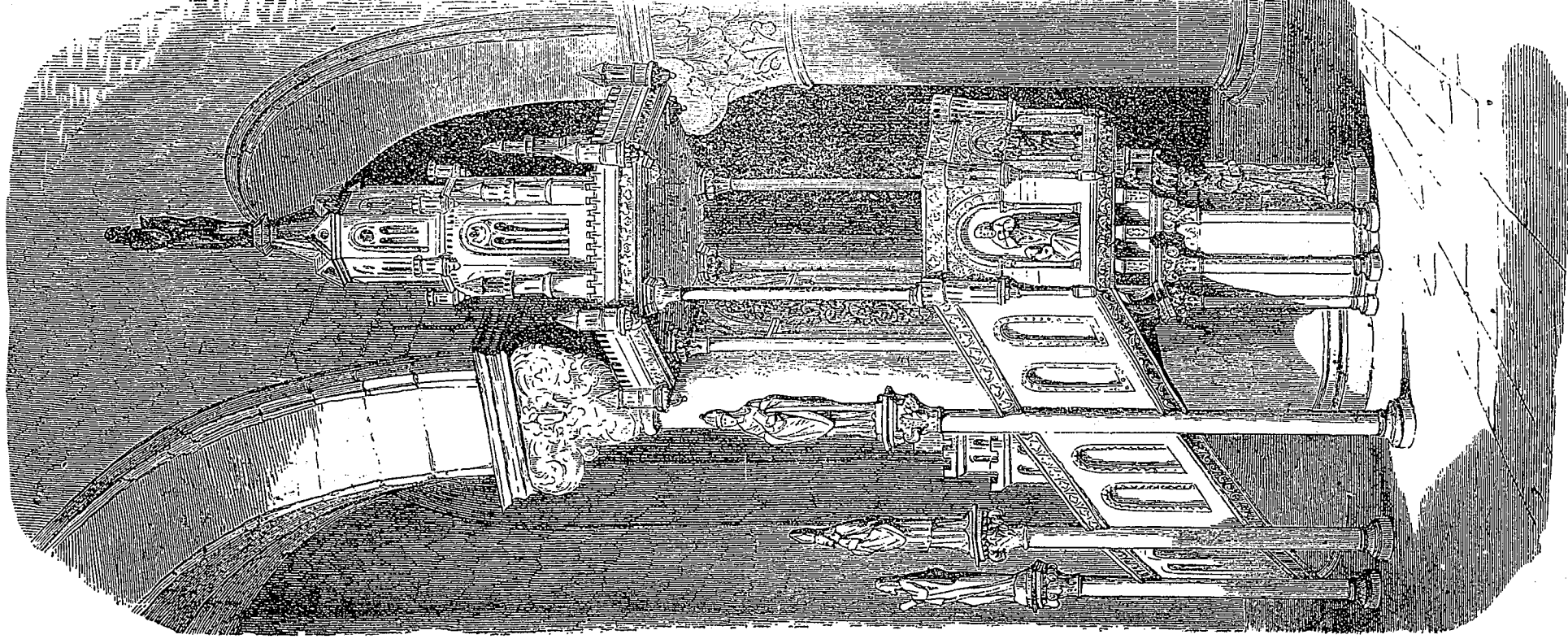
## LE CHOLERA A BORD D'UN TRANSPORT ANGLAIS

(Illustration, page 595)

Au moment où toute l'Europe se préoccupe de prendre des mesures pour prévenir une invasion possible de la terrible peste bubonique qui décime la population de Bombay, on juge de l'émoi qu'a causé la nouvelle de l'entrée dans le port de Plymouth d'un transport venant des Indes et arborant le drapeau jaune, le drapeau du choléra. A bord du *Nubia* s'étaient en effet produits, pendant la traversée, cinq décès, dus au choléra asiatique.

Le *Nubia*, dont l'équipage se composait en grande partie de lascars, avait quitté Calcutta le 10 décembre et avait embarqué à Colombo (Ceylan) trois cents soldats anglais du régiment du North-Lancashire, avec des femmes et des enfants. Le 20 et le 27 décembre, dans l'océan Indien, deux des matelots lascars moururent sans qu'on s'en inquiète particulièrement. Le choléra ne se déclara dans le détachement européen qu'après l'escale de Malte. Successivement deux soldats et un sergent malades à bord à l'arrivée à Plymouth.

Le *Nubia* fut mis en quarantaine. Et, en effet, le soir même de l'arrivée du steamer, le 9 janvier, un autre soldat succomba, portant à six le nombre des décès.



## LE CONCOURS DU PATIN



A Montréal, pour voir décider le championnat du monde :

Le vieux Porkins. — Est-ce que cela t'amuse, toi ?

Le vieux, Ramkins. — Non, j'aime bien mieux l'exposition.

Porkins. — Dis-donc, maintenant que nous sommes en ville, si nous y restions pour attendre les jours gras ?...



Champy. — Sortie, n'est-ce pas ? Ne manquez pas de lui dire que je suis venu.

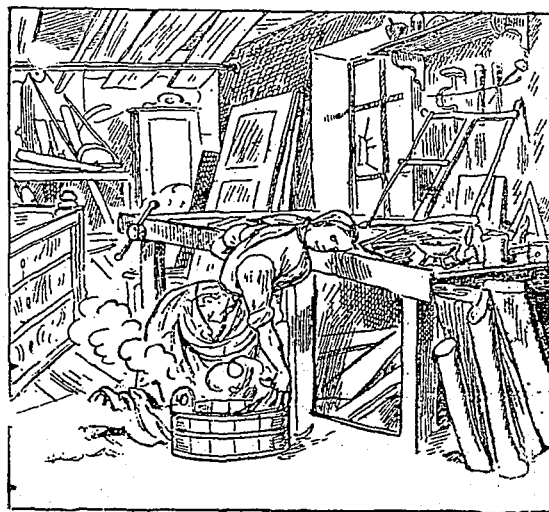
Hortense. — Oh ! Non, monsieur ; je lui ai déjà dit !...

Un œil remarquable, disait le père gonflé d'orgueil, un œil extraordinaire que celui de mon fils ; il dépasse l'œil américain.

— Vraiment ! fit l'interlocuteur, cherchant à s'esquiver.

— Vous n'avez jamais connu personne pour avoir un tel sentiment des proportions. Tenez, passez lui de la tarte ou du savarin, vous êtes sûr que, du premier coup d'œil, il trouvera le plus gros morceau et ne manquera pas de se l'offrir.

## DEVINETTE



Il y a là un charpentier à l'ouvrage dans son atelier et il s'agit de le trouver.

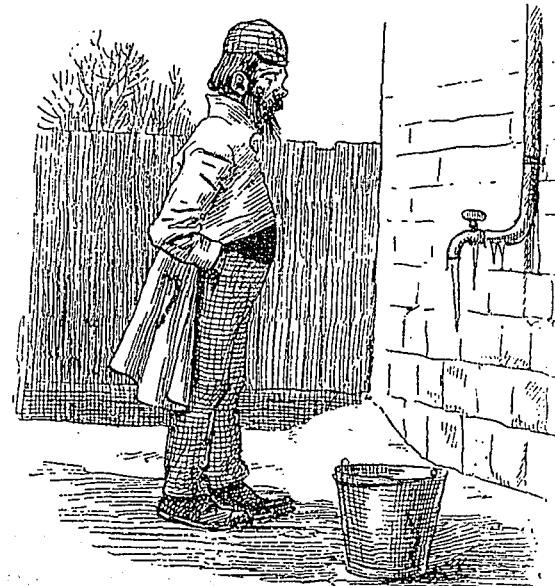
## Suivez ce bon conseil

Vous guérirez le rhume le plus opiniâtre en faisant usage du **Baume Rhumal**. Il soulage instantanément et guérit rapidement.

Dans toutes les pharmacies.

Bonaparte c'est l'homme ; Napoléon c'est le rôle.

## UNE AUTRE TRAGÉDIE



Acte I — Gelé !



Acte II — Crêyé !



## A L'INSTITUT PASTEUR



MLLE ANNA E. MAHAN

Mlle Mahan est la fille d'un riche fermier de Fair Hills, Md., Etats-Unis. Elle a été mordue au bras par un chien Mastiff, le 20 janvier. M. Mahan, s'apercevant que le chien était enragé, est parti aussitôt pour Paris avec sa fille qui a été admise de suite à l'Institut Pasteur, où elle suit un traitement. Malgré le délai occasionné par la traversée, on considère la jolie américaine comme sauvée. Elle n'a que 20 ans.

Le mariage est, à beaucoup d'égards, la santé à deux.  
G.-M. VALTOUR

## POESIE ET PROSE

Un jeune homme qui se destine à la carrière des lettres, se présente chez un grand poète, porteur d'une lettre de recommandation.

Ce n'est pas sans une profonde émotion que le jeune homme franchit le seuil de la maison où il va avoir la joie de voir le grand génie pour lequel il professe un culte enthousiaste.

Il est reçu par la bonne, qui l'introduit au salon, en lui disant :



— Veuillez attendre un instant, Monsieur va venir dans quelques minutes.

— Je ne voudrais pas le déranger dans son travail. . . Il doit être en train de composer quelque chef-d'œuvre ?

— Non, non, Monsieur est en train de faire le compte de la journée avec la cuisinière.

M. Corollaire a été, jadis, l'un des plus éminents "Colleurs" es sciences mathématiques.

Cet homme de calcul a augmenté sa famille par voie de multiplication, il se plaît à interroger l'un des Corollaires, son petit fils :

## LES MAISONS D'EDUCATION DE LA LEGION D'HONNEUR, EN FRANCE



SAINT-DENIS — Leçon de cuisine

## LES WAGONS-BARS

Lentement, bien lentement, un peu de confort s'insinue dans les trains, en France. Le wagon-bar a fait son apparition dans le service de la banlieue de Paris, au grand contentement des voyageurs qui les réclament comme une nécessité indispensable. Et voilà comme il y a moyen de progresser un peu partout, et même à Paris.—Illustration, page 603.

## L'ONCLE TOM



Il s'amuse bien, au théâtre, mais les applaudissements le dérangent parfois. Aussi disait-il, l'autre jour, à un intime :

— Pour moi, c'est au sermon que je suis le mieux.”

Le jeune homme qui donnerait sa vie pour mettre l'univers aux pieds de celle qu'il adore, ne pensera même pas à placer sous ses pieds un tabouret après qu'il l'aura épousée.

Un vieux fermier, très avare, apprend l'autre jour la mort de son médecin, à qui il avait prêté de l'argent, et qui, disait-on, ne laissait que des dettes.

— Hein! dit-il à sa femme, si je n'avais pas eu le bonheur d'avoir une fluxion de poitrine, je ne serais jamais rentré dans mes fonds!

Quand le plaisir a pour base la sagesse, c'est la vertu même sous un nom plus gai. YOUNG.



— Tommy, veux-tu, nous allons jouer au père et à la mère.

— Peux pas, maman a dit que nous ne devons pas nous disputer.



Dans un parti de dames: grand émoi causé par un intrus qui frappe du poing sur une table. Le voyez-vous?

## REPRODUCTION D'UNE VIEILLE ESTAMPE

PUBLIÉE LE 14 JUILLET 1794



Trouvez les figures et profils de : gén. Kellerman, gén. Custine, Petion, Danton, Thouret, Bernave, Robespierre, gén. Dumourier, Lafayette et Marat.

Une dame américaine de la Nouvelle-Orléans fait prévenir par la servante, une française qui loge chez elle, que le dîner est servi.

Notre compatriote était à sa toilette et se servait de sa brosse à dents :

— Eh bien! vient-elle? demanda à la servante la maîtresse de maison.

— Oui, madame, tout de suite, elle finit de s'aiguiser.

L'autre jour, sur l'Esplanade, passait un invalide orné d'une jambe de bois et d'un crâne dégarni qu'il mit à nu en saluant un officier.

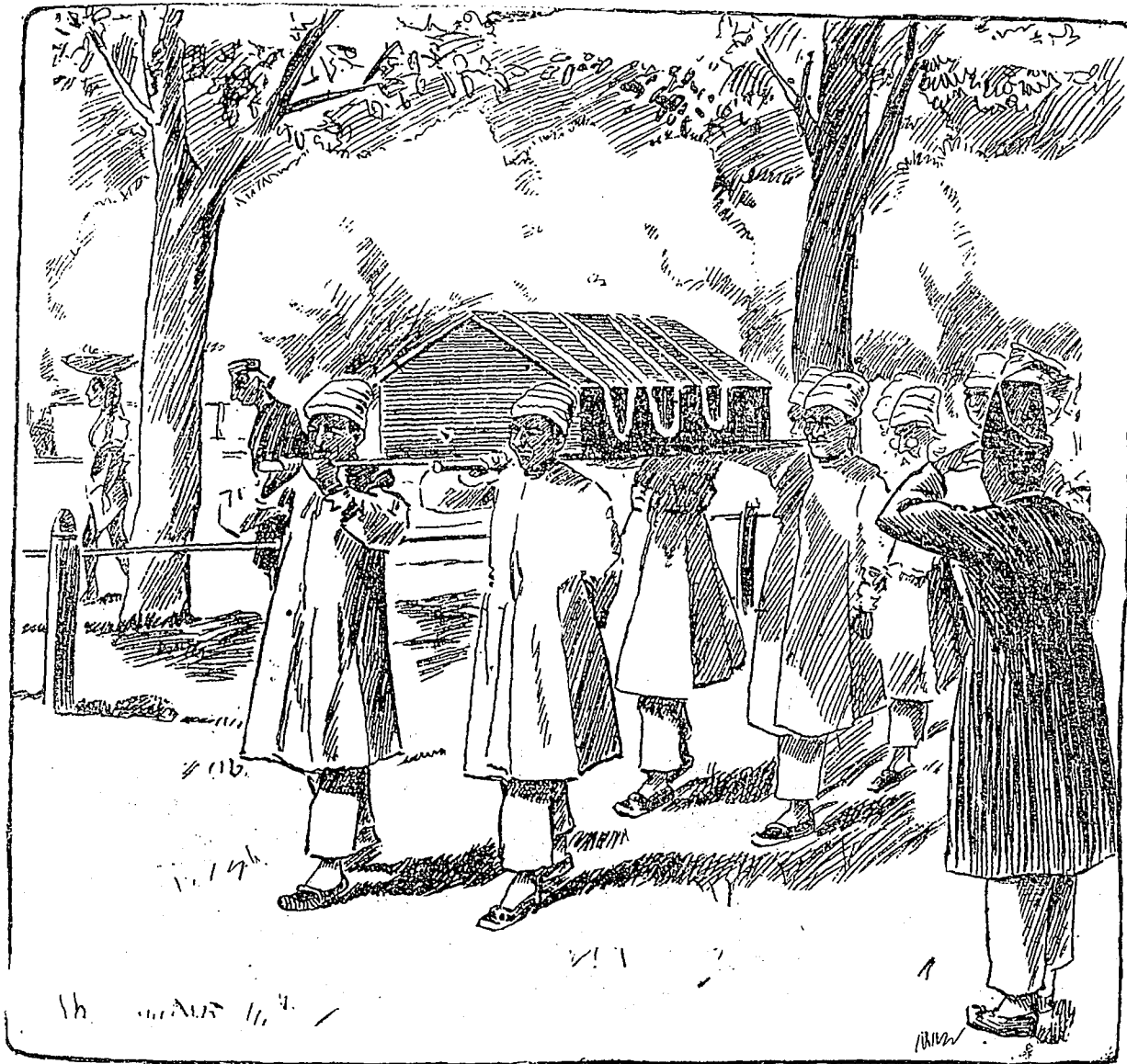
Gavroche se retournant vers le collègue qui l'accompagnait :

— Dis donc, Polyte?

— Quoi qui a?

— En v'là un qu'a de la chance : le jour où il a perdu sa jambe, il a obtenu la permission de porter son genou sur la tête?

## LA PESTE AUX INDES



FUNERAILLES INDOUES — CORTEGE SE RENDANT A UNE TOUR DE LA MORT

## LE DR YERSIN ET LE VACCIN DE LA PESTE

La peste asiatique dévaste actuellement les Indes et une partie de la Chine, et on redoute que, par le fait du trafic commercial, elle ne fasse son apparition soit en Angleterre, soit en Russie, d'où elle se répandait dans les pays voisins. On prend donc les mesures nécessaires, par delà l'Atlantique, pour préserver l'Europe de l'invasion du fléau.

Déjà un savant français, le docteur Yersin, a été envoyé en Chine avec mission d'expérimenter sur les pestiférés de ce pays les effets du sérum de l'Institut-Pasteur.

Il faut admirer le dévouement de ce jeune médecin — il a à peine trente ans — qui, seul, sans tapage, est allé affronter le plus terrible danger loin de sa patrie, loin de toute galerie pour l'applaudir.

Elève de Pasteur, le docteur Yersin s'était, depuis quelques années, adonné à l'étude du vaccin de la peste. C'est en Asie même, sur la côte de l'Annam, qu'il se rendit bravement, il y a deux ans, après de longues et périlleuses tournées en Chine et au Siam, où l'horrible maladie faisait des centaines de victimes. Il s'installa à Nha-Trang et y fonda son premier laboratoire.

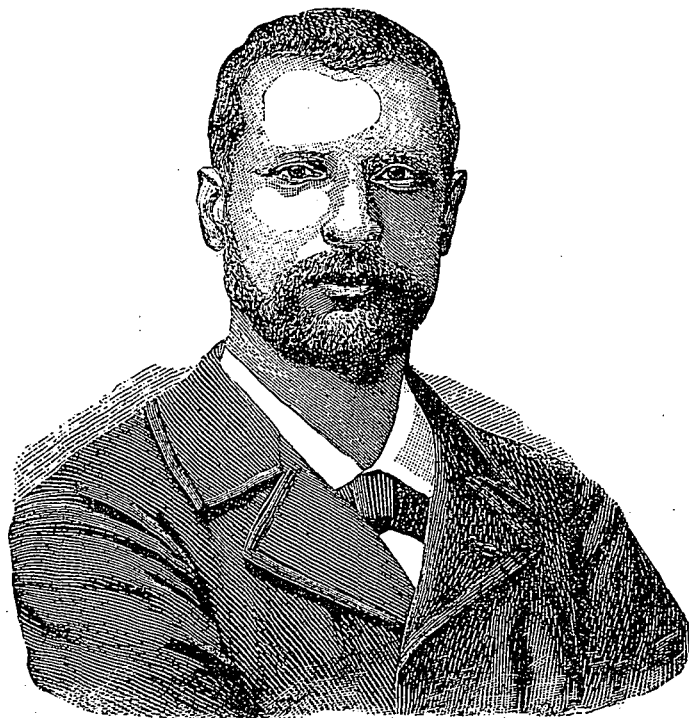
Nha-Trang est un lieu isolé, peu éloigné de Saïgon, à portée des grands bateaux qui mettent en communication la Chine et l'Inde. En somme un champ d'expériences excellent. Notre savant compatriote s'y improvisa une installation modeste, acheta vingt chevaux comme bêtes à vacciner et se mit à l'œuvre.

Au bout d'une année de recherches, il avait conquis la certitude qu'il "tenait" le vaccin de la peste humaine. Il revint donc à Paris et communiqua le résultat de ses travaux à l'Institut-Pasteur. Puis, il repartit.

Il se rendit de nouveau en Chine, à Canton. Quand il y arriva, le 26 juin dernier, l'épidémie sévissait encore. On lui signala un Chinois de dix huit ans, que le terrible mal venait d'atteindre. Le sérum fut aussitôt inoculé au malade ; en vingt-quatre heures, il était guéri.

Plus loin, à Amoy, la peste exerçait affreusement ses ravages. Vingt-cinq cas furent soumis au docteur Yersin. En dix jours, il sauva vingt-trois malades.

Le bruit de ses cures fantastiques se répandit dans la ville. On escorta notre compatriote à travers les rues, on l'acclama. Les journaux locaux évoquèrent la populaire légende d'un certain Hoa t'O, médecin chinois, mort il y a deux mille ans, et guérisseur miraculeux. "C'est Hoa t'O qui revient !" affirmaient-ils. Et l'on comblait de présents le jeune médecin, qui les refusa et, modestement, — sa provision de sérum étant épuisée, — reprit le chemin du petit laboratoire de Nha-Trang.



LE DOCTEUR YERSIN

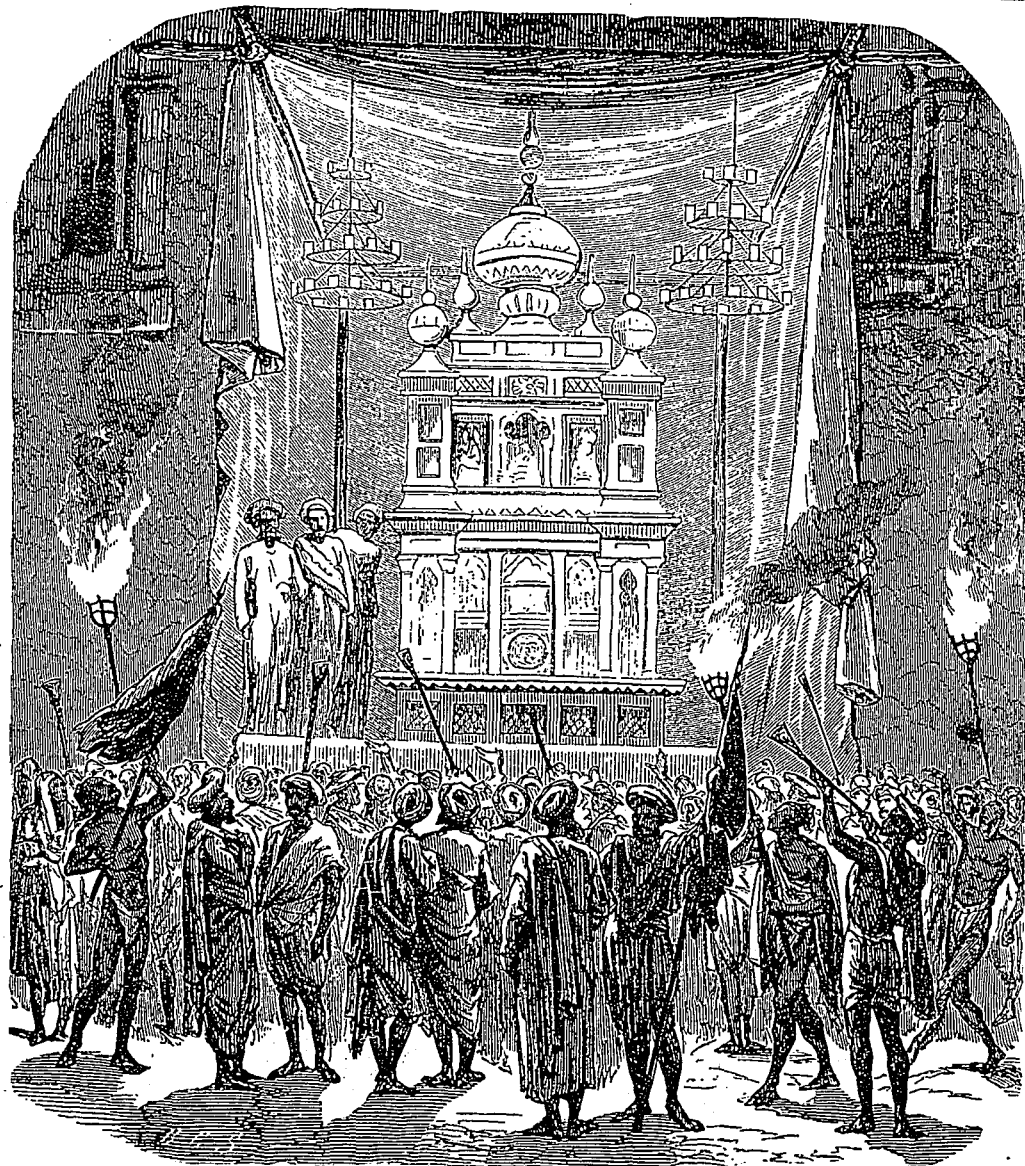
Mais les ressources dont dispose ce laboratoire sont devenues tout-à-fait insuffisantes. Le docteur Yersin est assailli de lettres : toute la Chine lui demande du sérum, — et il n'a que vingt chevaux pour en produire ! Il lui en faudrait au moins cent.

\* \*

Un journal français, *le Petit Parisien*, fait, au sujet de ce qui précède, la remarque suivante :

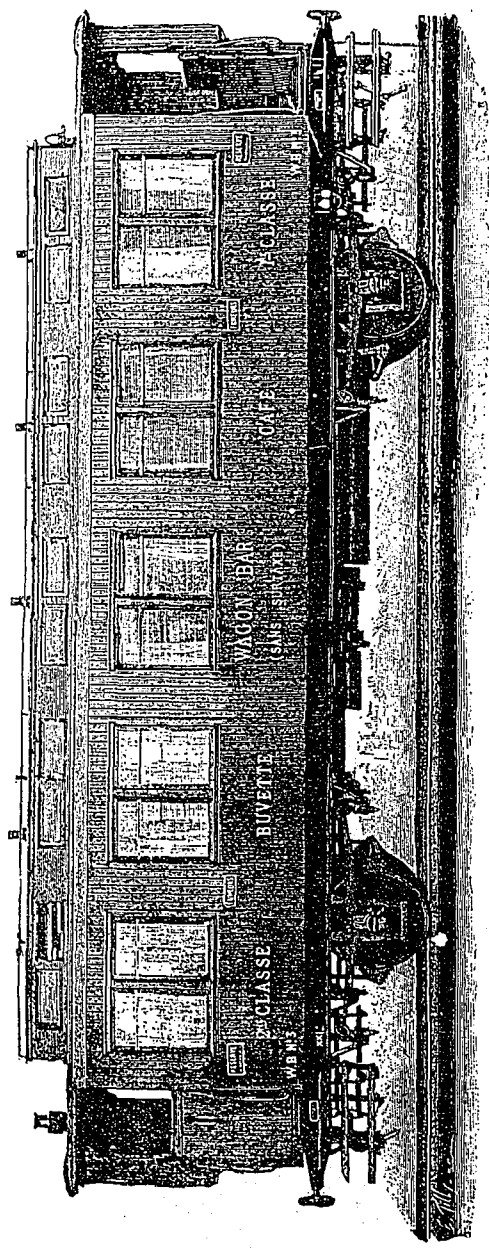
“ Des expériences du savant docteur Yersin, on peut conclure que nous sommes mieux armés pour combattre la peste que pour vaincre le choléra, contre lequel aucun vaccin n'a encore été trouvé.”

Certes, voilà pour le Canada, et Montréal en particulier, une excellente occasion de revendiquer l'honneur qui nous revient des savantes recherches de feu le docteur J.-A. Crevier, sur le microbe du choléra et la découverte d'un élixir anti cholérique.

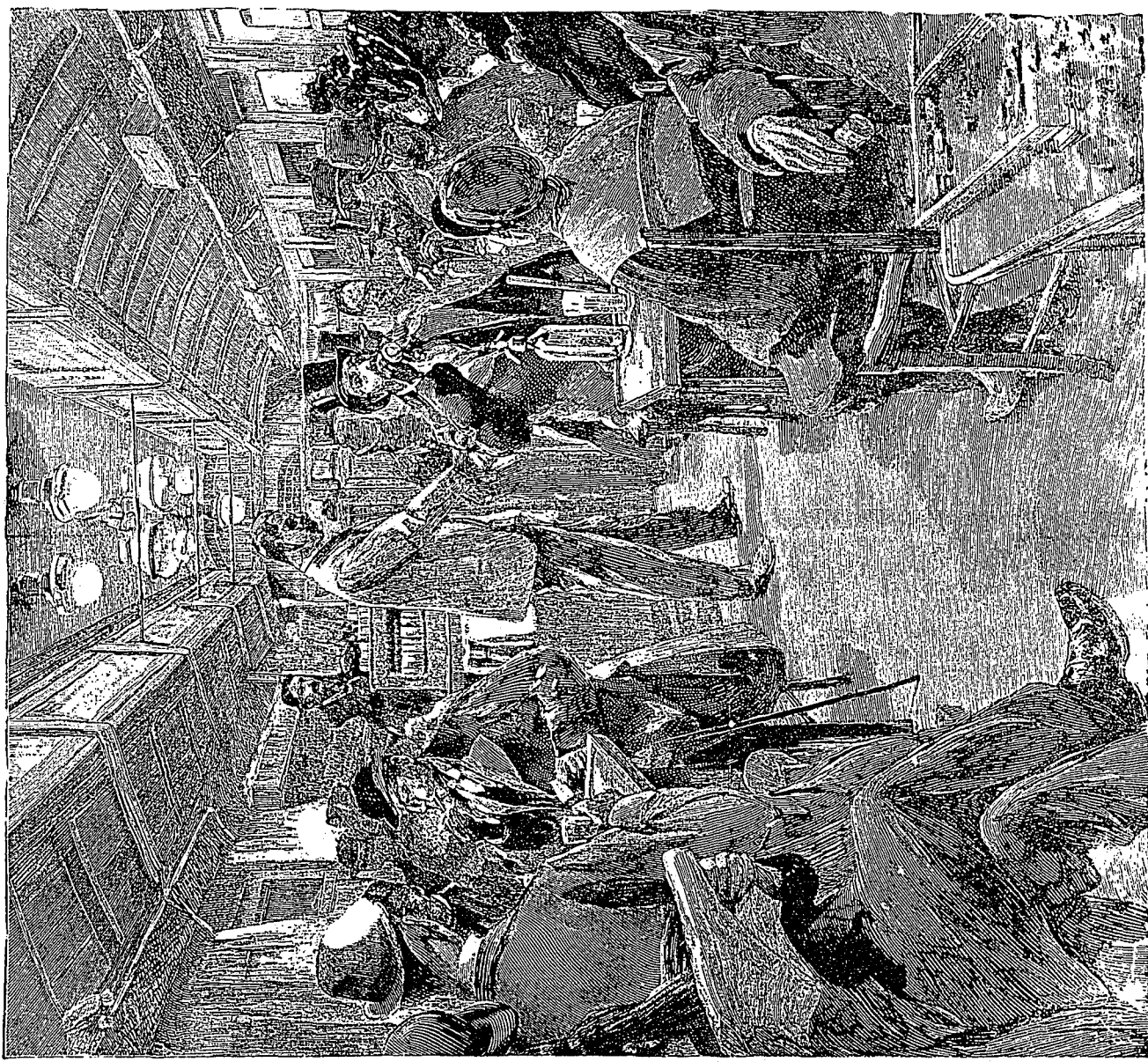


Un des tabouts exposés dans les rues de Bombay





Le wagon-bar : vue extérieure



Le wagon-bar : vue intérieure



## HISTOIRE POPULAIRE

. . . DE . . .

## NAPOLEON 1ER

*Racontée par un Vieux Soldat.*

## CHAPITRE XL

1813

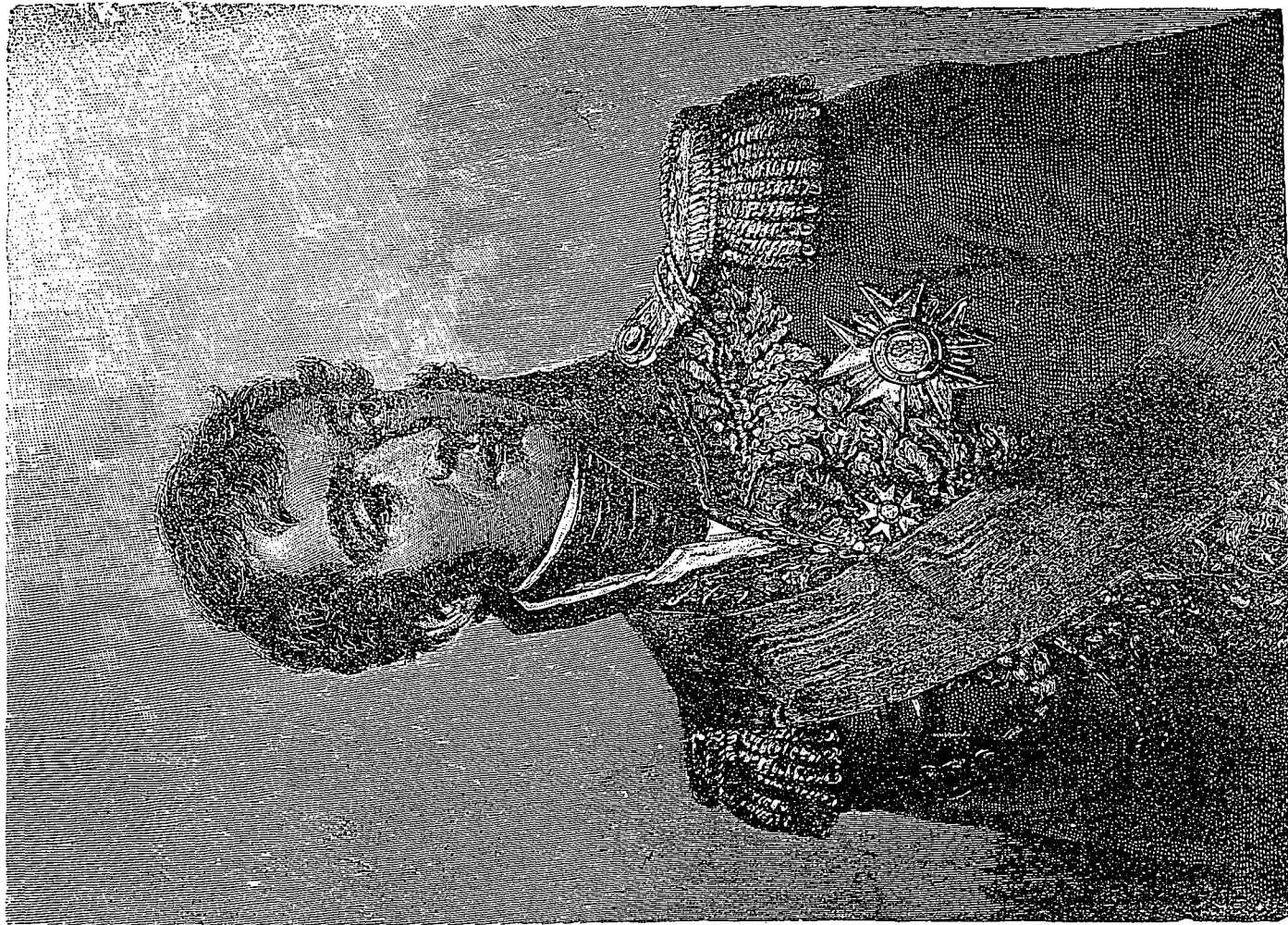
Mais une charge générale de la cavalerie austro-bavaroise, profitant du moment où le général Nansouty étend la sienne sur la droite, entoure de si près l'artillerie française, que les canonniers sont forcés de défendre leurs pièces à l'arme blanche. Ce fut alors que la cavalerie de la garde et les cuirassiers dégagèrent l'artillerie, et, culbutant par une charge à fond l'infanterie ainsi que les cavaleries ennemies, dispersèrent leur gauche.

L'armée austro-bavaroise, repoussée dans le plus grand désordre, ne put se rallier que la nuit sous la canon de Hanau, après avoir eu six à sept mille hommes tués, blessés et prisonniers. Ainsi se termina cette bataille préparée par la trahison. Le 31 octobre, toute l'armée arriva successivement à Francfort ; et le 2 novembre, Mayence reçut pour la dernière fois dans ses murs l'empereur Napoléon et son armée.

Les armées combinées prirent des cantonnements sur la rive droite du Rhin, tandis que Bulow marchait pour soulever la Hollande. Les princes coalisés, réduits désormais à parler le langage, à employer les moyens de la Révolution, siégeaient avec leur état-major militaire et politique à Francfort ; et c'est de là que, pour consommer la ruine de Napoléon, ils allaient, presque dans les mêmes termes que la Convention nationale, prêcher aux peuples de l'Europe l'insurrection, comme le plus sacré des droits et le plus indispensable des devoirs.



JOSEF ANTON, PRINCE PONIATOWSKI



LES MARECHAUX DE L'EMPIRE.— LOUIS VIÉSSE DE MARMONT, DUC DE RAGUSE

## CHAPITRE XLI

1813

Affaires d'Espagne et d'Italie, jusqu'à la fin de 1813.—  
Napoléon à Paris.—Propositions de Francfort.—Séances  
du Sénat et du Corps législatif.

Avant et depuis la rupture du congrès de Prague, nos armées, excitées dans les deux Péninsules par Napoléon, qui sentait profondément les périls de la France, répondaient avec la même constance, mais avec une fortune diverse, aux appels du génie infatigable de ce grand capitaine. De glorieux faits d'armes, perdus dans les escarpements de montagnes et étouffés par les désastres de la grande armée, signalèrent les derniers efforts de l'armée d'Espagne sous le maréchal Soult.

A la fin de 1813, il ne nous restait plus en Espagne que le petit port de Santona, qui partagera avec Hambourg, à l'autre extrémité de l'Europe, l'honneur de garder le drapeau tricolore jusqu'au traité de Fontainebleau.

Le prince Eugène, arrivé le 18 mai à Milan, après s'être illustré par la retraite de Posen, comptait, vers le milieu de juillet, sous ses drapeaux, plus de cinquante mille hommes. Dans le mois d'août il occupait sur la ligne de la Saave, Villach, Tarvis, Laybach et Trieste ; des succès variés lui enlevèrent et lui rendirent ces diverses positions, qu'il aurait fini par conserver, malgré le soulèvement de l'Illyrie et la désertion de tous les soldats des contrées réunies à la France.

Mais le traité de Ried entre l'Autriche et la Bavière étant venu donner tout à coup à la guerre en Italie un caractère plus grave, en ouvrant aux troupes autrichiennes les défilés du Tyrol, le vice-roi crut devoir resserrer sa ligne. Ce prince se trouvait comme son père adoptif, les armes à la main contre son beau-père ; comme Napoléon, il marchait entre la défection du roi de Bavière et la perfide amitié du roi de Naples.

La tâche d'Eugène était cruelle : condamné à redescendre les premiers degrés de la gloire militaire de Napoléon, à franchir les pentes et non plus les sommets des Alpes Juliennes, sa retraite est une lutte perpétuelle. 31 octobre, il prend Bassano aux Autrichiens ; le 5 novembre, après avoir secouru Palma-Nova et organisé la défense de Venise, il se replie sur l'Adige, et porte son quartier général à Vérone.

Le 27, un revers enlève aux Français Ferrare et Ro-

vigo ; les Autrichiens s'opiniâtrent à occuper ces deux territoires, parce qu'ils savent que Joachim, qui a fait dresser ses tentes derrière celles du vice-roi attend des nouvelles du prince Cariati, son négociateur auprès du cabinet de Vienne. Ce prince est resté à Naples avec l'Autrichien Neipperg et un envoyé de l'Anglais Bentinck.

L'attitude équivoque de Murat était l'objet constant de la correspondance de l'Empereur avec le vice-roi. "*Faites-lui toutes les prévenances possibles*, écrivait Napoléon à Eugène, le 3 décembre, *pour en tirer le meilleur parti*." En attendant, et d'après les ordres de l'Empereur, les villes, les arsenaux, les magasins des provinces françaises et italiennes sont ouverts aux Napolitains.

Zara a succombé à un siège et à un bombardement, par la défection des Croates. Venise, que les autrichiens bloquent étroitement, repousse leurs attaques avec vigueur. Dans les derniers jours de ce mois se consommait la trahison de Joachim : ses troupes arrivaient à Rimini et à Imola ; elles entraient comme amies à Ancône et à Bologne. Ce fut alors que le vice-roi, ayant reçu des renforts, prit de nouvelles dispositions militaires.

Immédiatement après la bataille de Hanau, Napoléon, revenu à Mayence, consacre six jours dans cette ville à la réorganisation de son armée. Macdonald est chargé de défendre le Rhin à Cologne, Marmont à Mayence, Victor à Strasbourg ; le duc de Valmy va à Metz commander les réserves ; le général Bertrand, qui a livré le dernier combat sur la Kintzig, est placé en première ligne à la tête du pont de Cassel, cet inexpugnable boulevard de Mayence.

Tout le reste de l'armée a repassé cette grande limite que la nature et la république avaient donnée à la France. Mais, pour surcroît de malheur, le typhus des hopitaux moissonne sous leurs abris une foule de braves que le champ de bataille a respectés : cette terre, encore française, semble n'avoir plus que des tombes pour ses défenseurs.

Le 9 novembre, Napoléon était de retour à Saint-Cloud. Le même jour, un événement singulier se passait à Francfort. La campagne venait de se terminer par l'enlèvement de M. de Saint-Aignan, ministre de Napoléon près les cours ducales de Saxe. Dans sa route, ayant réclamé contre cette violation, M. de Saint-Aignan fut appelé par M. de Metternich à Francfort, où étaient réunis les ministres des puissances belligérantes.

Enfin M. de Saint-Aignan écrit sous la dictée de M.

de Metternich, les propositions qu'il doit transmettre à Napoléon. "Il s'agit d'une paix générale. La France sera renfermée entre le Rhin, les Alpes et les Pyrénées. L'Angleterre reconnaîtra à la France la liberté du commerce et de la navigation. Après l'acceptation de ces bases, une ville sera neutralisée sur la rive droite du Rhin pour la négociation." M. de Saint-Aignan arrive à Saint-Cloud et remplit sa mission.

Napoléon propose Manheim pour le congrès, et nomme pour plénipotentiaire le duc de Vicence, à qui il donne le portefeuille des affaires étrangères ; tout à coup, dans l'intervalle de la correspondance du cabinet de France avec celui d'Autriche, paraît le 1er décembre, la fameuse déclaration de Francfort, qui par un arrêt européen de la coalition, sépare la cause de Napoléon de celle de la nation française, au moment où on négociait avec lui la paix du monde ! Le lendemain, M. de Vicence écrivait à M. de Metternich que l'Empereur adhérait aux bases proposées.

En effet, l'Autriche avait senti qu'il fallait du temps pour armer sa médiation, et elle y employa les deux mois de la négociation de Pleswitz et du prétendu congrès de Prague. Il en était de même à l'égard de la coalition ; elle avait décidé la destruction de Napoléon et de l'empire française : toutefois il lui fallait aussi du temps afin de se faire ouvrir toutes les portes de la France, et elle en avait trouvé le moyen dans la fallacieuse négociation de Francfort, pour laquelle Napoléon s'était résigné aux plus grands sacrifices.

Rien ne pouvait plus arrêter l'envahissement de la France : le Rhin est livré aux coalisés à Bâle, à Reinfelden, à Schaffhouse, et la route de Genève est devant eux. Schwartzberg est chargé du premier mouvement Bubna du second ; Blücher attend la nouvelle de leur marche pour passer le Rhin à Manheim ; Bernadotte attend aussi en Hollande, pour entrer en Belgique, que Blücher ait mis le pied dans la vieille France.

Cependant qu'ont-ils à craindre, ces généraux, à la tête de leurs masses victorieuses ? Ils n'ont laissé derrière eux que des captifs à Hambourg, à Dantzick et dans quelques places du Nord. Dès le 11 novembre, le maréchal Saint-Cyr avait capitulé à Dresde, pour ses trente-deux mille hommes, avec les généraux Tolstoï et Klenau. Mais le dernier ambassadeur d'Autriche à Paris, le généralissime Schwartzberg, a refusé de ratifier la capitulation ; et lorsqu'ils s'avançaient vers la France, Saint-Cyr et son armée ont été investis, désarmés, conduits prisonniers en Autriche !



NAPOLEON ET LA VIE LE GARDE, AVANT WATERLOO



La forte ville de Torgau, où vingt-sept mille hommes ont été entassés dans les maisons d'une population de quatre mille cinq cents habitants, a subi toutes les horreurs de la guerre : en proie à une contagion qui dévore quatre cents hommes par vingt-quatre heures, bombardée nuit et jour, livrée à la famine, au désespoir, elle n'a plus d'autre asile pour ses morts que les glaces de l'Elbe.

Son cimetière est occupé par l'ennemi. Son gouverneur, Narbonne, le négociateur de Prague, a péri victime du typhus. Le général Dutaillis, qui le remplace, aura jusqu'au dernier moment la force de tenir fermées à l'ennemi les portes de cette malheureuse place.

Le 11 décembre, au milieu des désastres de ses troupes d'outre-Rhin et des trames machiavéliques de la coalition, Napoléon, par le traité de Valençay, donne un gage à la paix, dont il a reconnu les bases proposées par ses alliés eux-mêmes, et rend l'Espagne à Ferdinand.

Le duc de Bassano avait encore entamé une autre négociation avec le pape ; il la continua, quoiqu'il ne fût plus ministre des relations extérieures ; l'évêque de Plaisance, qui en était le plénipotentiaire, la fit connaître par des lettres qu'il publia dans les journaux. Ainsi Napoléon, en traitant avec Ferdinand et avec le pape, était allé de lui-même au-devant de ces bases de Francfort, qu'on lui refusait depuis qu'il les avait acceptées.

Cependant, le 15 novembre, un sénatus-consulte avait appelé trois cent mille hommes sous les armes ; un autre avait fixé au 15 décembre l'ouverture du Corps législatif. Le 12 de ce mois, un décret impérial mobilisait cent quatre-vingt mille gardes nationaux, pour renforcer les garnisons de l'intérieur. Napoléon a besoin de toutes les ressources de la France au moment où il doit faire face aux périls sans nombre qui l'entourent. Pour trouver des secours et du dévouement dans de si graves circonstances, il avait convoqué le Sénat, le Corps législatif et le Conseil d'Etat.

« D'une part de mes conquêtes j'ai élevé des trônes pour des rois qui m'ont abandonné ; j'avais conçu de grands desseins pour la prospérité et le bonheur du monde... Cependant, monarque et père, je sens que la paix ajoutée à la sécurité des trônes et à celle des familles. Des négociations ont été entamées avec les puissances coalisées ; j'ai adhéré aux bases préliminaires qu'elles m'ont présentées ; rien ne s'oppose de ma part au rétablissement de la paix... »

Les pièces de la négociation furent communiquées au Sénat et au Corps législatif, qui nommèrent chacun

une commission pour les examiner. Le 30, la commission du Sénat présenta son adresse à l'Empereur ; le Sénat approuvait tous les sacrifices demandés à la France dans le but de la paix...

Le Corps législatif, au contraire, fut hostile : au lieu d'accourir au secours de la patrie, il instruisit le procès de l'empire avec la liberté ; sa commission sembla n'être que l'organe du parti de l'étranger.

Ainsi l'Europe assiégeante et la France assiégée apprirent en même temps que le Corps législatif se constituait l'opposition. Une adresse à l'Empereur fut votée à la majorité des deux cent vingt-trois voix contre trente et une. Cette adresse était, comme le rapport, une véritable émanation de la déclaration de Francfort ; elle séparait ainsi la France de Napoléon ; elle exprimait violemment le vœu d'un redressement de griefs imputés au gouvernement impérial ; elle demandait à l'Empereur des garanties contre lui-même, des *garanties politiques, pour engager la nation, pour rendre la guerre nationale.*

Napoléon sentit profondément les conséquences d'une division si contraire aux intérêts du pays et à toute saine politique ; ne sachant quel remède apporter au mal, il ordonna de saisir l'épreuve du rapport et celle de l'adresse chez l'imprimeur, et de briser les planches de la composition ; le lendemain, les portes du palais du Corps législatif furent fermées et la législature ajournée.

Peut-être la loi de la nécessité, qui gouverne encore plus les princes et les empires que les particuliers, exigeait-elle cette illégale et violente détermination ; mais c'était le cas de la justifier par un appel direct et généreux à la nation, et de s'adresser à elle avec la confiance d'un homme sous lequel elle avait accompli tant de prodiges. Au lieu de cela, Napoléon conçut la malheureuse idée de donner aux députés une audience de congé, et il laissa éclater son mécontentement.

(A suivre)

### TROIS HEURES, LA BATAILLE EST GAGNÉE

Napoléon qui n'a pas perdu de vue Kaya, quitte son état-major, accourt au grand galop de son cheval, et, presque seul, se jetant à la traverse :

— Conscrits ! s'écrie-t-il, quelle honte !... C'était sur vous que j'avais fondé toutes mes espérances, et vous fuyez ! Ne me voyez-vous donc pas ?... N'avez-vous donc plus de confiance en votre Empereur ?

A ces paroles prestigieuses, cette brave jeunesse se rallie aux cris de *Vive l'Empereur !* et le cœur plein d'enthousiasme, les soldats retournent au combat.

— Le moment de crise qui décide du gain ou de la perte d'une bataille est arrivé ! dit alors Napoléon aux officiers de son état-major, qui s'étaient hâtés de le rejoindre. Messieurs, ajoutez-t-il, il n'y a pas un moment à perdre si nous voulons en finir.

Sur un signe de Napoléon, les seize bataillons de la jeune garde, commandés par Doustier, arrivent en bon ordre. Le duc de Trévise est chargé de les conduire au feu, de marcher sur Kaya tête baissée, et de faire main-basse sur tout ce qui s'y trouvera.

Cette attaque est soutenue par les six bataillons de la vieille garde, *vieux guerriers endurcis aux périls, et qui ne craignent ni le feu ni la glace*, dit plus tard Napoléon dans son bulletin. Le général Roguet les commande ; et, pour rendre ces forces irrésistibles :

— Drouot ! s'écrie Napoléon, réunis une batterie de quatre-vingt pièces, place-la en écharpe pour déborder le village par la droite, et balaya tout ce que tu verras devant toi.

Un mouvement de cette importance n'est que l'affaire d'une parole ; Drouot, secondé des généraux Dulauloy et Devaux, l'exécute rapidement ; l'Empereur vient lui-même se placer au milieu des pièces, que l'ennemi couvre de mitraille. En même temps la jeune garde se précipite sur Kaya comme un torrent.

Le duc de Trévise, qui est à la tête, disparaît dans la mêlée ; son cheval est tué sous lui ; le général Dumoustier tombe aussi ; tous les deux se relèvent et se dégagent. Cette fois, nos jeunes soldats luttent contre les vétérans de l'armée russe et prussienne ; ils combattent corps à corps et à l'arme blanche. Ils emportent une dernière fois le village, et l'effet terrible de la grande batterie achève d'écraser l'ennemi.

Enfin, cette masse de feux, de poussière et de fumée, restée si longtemps immobile sur le même point de la prairie, prend son cours et repasse à travers le malheureux village, qui n'est plus qu'un amas de débris embrasés et fumants ; Napoléon juge que tout est fini.

— Rien n'est impossible avec cette jeunesse ! dit-il.

Puis il demande à un de ses aides-de-camp :

— Quelle heure est-il ?

— Trois heures, Sire.

— J'avais donc raison ce matin ; la bataille est gagnée.



# La Femme en Blanc

PAR

W. WILKIE COLLINS.

Traduit selon le vœu de l'auteur par  
E. D. FORGUES

TROISIÈME ÉPOQUE

Le récit est continué par W. Hartright.

VI

Après l'avoir attendue quelque temps, mistress Clements prit peur et enjoignit au cocher de la ramener chez elle. En y rentrant, après une absence d'un peu plus d'une demi-heure, elle n'y trouva plus sa compagne : — Anne était partie.

Tout ce qu'on put tirer des gens de la maison se réduisait à un seul renseignement fourni par la domestique, attachée au service des locataires. Elle avait ouvert la porte à un petit commissionnaire des rues, lequel apportait une lettre pour « la jeune femme logeant au second » (l'étage occupé par mistress Clements). La domestique, après avoir remis la lettre, était redescendue, et cinq minutes plus tard, elle avait vu sortir Anne qui avait mis son chapeau et son châle et qui, elle-même ouvrit la porte donnant sur la rue.

Selon toute probabilité, elle emportait la lettre qu'elle venait de recevoir, car on ne trouva pas ce document, et il devint ainsi impossible de savoir sous quel prétexte on l'avait attirée hors de la maison. Il avait dû être décisif ; — car, d'elle-même, elle ne se serait jamais hasardée à sortir seule dans les rues de Londres. Si mistress Clements n'en eût pas été assurée par une longue expérience, elle ne serait, pour rien au monde, sortie avec la dame au cabriolet, même pour une course qui ne devait pas se prolonger au delà d'une demi-heure.

Dès que, la première émotion passée,

elle put se recueillir, l'idée qui tout d'abord s'offrit naturellement à mistress Clements fut d'aller prendre information à l'hospice d'aliénés, où elle craignait qu'on n'eût ramené la pauvre Anne.

Elle s'y rendit le lendemain, — Anne elle-même lui ayant indiqué l'endroit où l'établissement était situé. On lui répondit (sa démarche ayant été faite, selon toute probabilité, un jour ou deux avant la réintégration à l'hospice de la prétendue Anne Catherick) qu'on n'y avait amené personne répondant au signalement qu'elle donnait.

Elle avait alors écrit à mistress Catherick, à Welmingham, pour savoir si elle avait eu des nouvelles. La réponse fut négative, et lorsqu'elle l'eut reçue, mistress Clements, à bout de ressources, n'avait plus su ni à qui s'adresser ni que faire ensuite. Aussi, depuis cette époque jusqu'au moment de ma visite, elle était restée dans une ignorance absolue, et des causes qui avaient amené la disparition d'Anne, et du funeste dénouement de son histoire.

VII

Jusqu'à-là, les informations que m'avait fournies mistress Clements, — bien qu'elles établissent des faits tout nouveaux pour moi, — n'avaient cependant qu'une valeur préliminaire.

Il était clair que l'enchaînement des déceptions qui d'abord avaient ramené Anne Catherick à Londres, pour la séparer ensuite de mistress Clements, était l'œuvre unique du comte Fosco et de la comtesse.

L'objet immédiat de ma visite à mistress Clements était de frayer au moins quelques voies à la découverte du secret de sir Percival ; et jusqu'à présent, elle n'avait encore rien dit qui me fit faire sur cette route le moindre pas en avant. Je comprenais qu'il fallait essayer de faire appel à ses souvenirs d'un autre temps, et occuper sa mémoire de person-

nes, d'événements autres que ceux dont nous venions de parler. J'avais indirectement cet objet en vue lorsque je renouai l'entretien un moment interrompu.

— Connaissez-vous mistress Catherick avant la naissance de sa fille ? lui demandai-je.

— Pas depuis bien longtemps, monsieur, quatre ou cinq mois tout au plus. Nous nous voyions souvent à cette époque, mais sans avoir eu beaucoup d'amitié l'une pour l'autre.

— Vous et mistress Catherick, vous étiez voisines ? continuai-je, prêtant secours à sa mémoire, et du ton le plus encourageant que je sus prendre.

— Oui, monsieur ; — c'est-à-dire au Vieux-Welmingham.

— Au Vieux-Welmingham ? Il y a donc deux endroits de ce nom, dans le Hampshire ?

— C'était du moins ainsi à cette époque, monsieur, et je vous parle d'il y a vingt-trois ans tout au moins. On a bâti une nouvelle ville, à deux milles plus près de la rivière ; et le Vieux-Welmingham, qui était toujours resté un village ou peu s'en faut, a fini par être abandonné. La ville neuve est l'endroit qu'on désigne aujourd'hui sous le nom de Welmingham ; mais l'ancienne église paroissiale est encore, après tout, l'église paroissiale. Elle est debout, toute seule, au milieu des terrains où l'on a rasé les maisons, et de quelques ruines çà et là dispersées. De mon temps, c'était un joli endroit, un agréable séjour.

— L'habitez-vous avant votre mariage, mistress Clements ?

— Non, monsieur... je suis née dans le Norfolk. Mon mari non plus n'était pas de là. Ainsi que je vous l'ai dit, il était de Grimsby, où il avait fait son apprentissage. Il ouvrit à Southampton son premier établissement de commerce. Les affaires allaient petitement, mais il fit assez d'économies pour avoir de quoi vivre, et il s'établit au Vieux-Welmingham.

Quand il m'eut épousée, j'y allai résider avec lui. Nous n'étions jeunes ni l'un ni l'autre, et nous vécûmes très-heureux ensemble ; — plus heureux que M. Catherick ne vivait avec sa femme, lorsque, un ou deux ans plus tard, il fut venu, lui aussi, s'établir aux Vieux-Welmingham.

— Votre mari les connaissait-il auparavant ?

— Il connaissait Catherick, monsieur, mais pas sa femme. Elle nous était étrangère à tous les deux. Certain gentleman de haut parage s'intéressait à Catherick, et lui avait obtenu la position de clerc de paroisse à l'église de Welmingham ; ce fut le motif pour lequel il vint s'établir dans notre voisinage. Il amenait avec lui sa femme qu'il avait tout récemment épousée ; et nous apprîmes, avec le temps, qu'elle avait été femme de chambre dans une famille résidant à Varneck-Hall, près Southampton.

Catherick avait eu de la peine à obtenir qu'elle l'épousât, attendu que c'était une femme à prétentions un peu hautes.

C'était un homme très-vif en ses sentiments, qui se laissait emporter par eux, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, et il aurait gâté une meilleure femme que mistress Catherick. Je n'aime à dire du mal de personne, monsieur ; — mais c'était une femme sans cœur, et d'une obstination vraiment terrible en toutes ses volontés ; folle de beaux habits, tenant à être admirée, et ne se donnant pas même la peine d'avoir pour Catherick, si bon qu'il se montrât envers elle, les plus simples dehors du respect convenable.

Ils n'étaient pas dans notre voisinage depuis plus de quatre mois, lorsqu'un terrible scandale vint rompre misérablement leur union, et disperser leur ménage. Tous deux étaient fautifs... Je crains, du moins, qu'il n'y ait eu faute de l'un et de l'autre.

— Vous voulez dire, sans doute, de la femme et du mari ?

— Oh ! non, monsieur ; je ne parle pas

de Catherick... il ne méritait que la pitié. C'est sa femme que je veux dire ; sa femme, et la personne qui...

— La personne qui fut l'occasion du scandale ?

— Précisément, monsieur. Un gentleman de naissance et d'éducation, qui aurait dû nous donner de meilleurs exemples. Vous le connaissez, monsieur ; et ma pauvre chère Anne le connaissait aussi, trop pour son malheur.

— Sir Percival Glyde ?

— Oui. Sir Percival Glyde...

Mon cœur battait la charge. Je me figurais avoir mis la main sur le fil conducteur. Que je savais peu, à ce moment, par quels détours inextricables j'avais à passer encore avant de sortir du labyrinthe ?

— Est-ce que Percival habitait à cette époque vos environs ? demandai-je.

— Non monsieur ; il nous arriva tout à coup, étranger à la communauté. Son père était mort, peu de temps auparavant, hors d'Angleterre. Je me rappelle que le fils était encore en deuil. Il descendit à la petite auberge sur la rivière (ils l'ont démolie depuis lors), un endroit où les gentlemen venaient volontiers s'installer pour la pêche.

— Son apparition dans le village fut-elle antérieure à la naissance d'Anne Catherick ?

— Oui, monsieur : Anne vint au monde au mois de juin 1827 ; et je crois qu'il arriva, lui, vers la fin d'avril ou le commencement de mai.

— Et parmi vous il n'était connu de personne ? pas plus de mistress Catherick que de vos autres voisins ?

— Nous le crûmes ainsi tout d'abord, monsieur. Mais quand le scandale éclata, personne ne voulut admettre qu'ils ne se connaissent point. Catherick, une nuit, vint dans notre jardin, et vous réveilla en jetant aux carreaux une poignée du sable des allées. Je l'entendis prier mon mari, pour l'amour de Dieu, de descendre lui

parler. Ils restèrent longtemps à causer sous le porche.

Quand mon mari remonta, il était tout tremblant. Assis à côté du lit : — Lizzie ! me fait-il, je vous ai toujours dit que cette femme ne valait rien ; je vous ai toujours dit qu'elle finirait mal ; ... et je crains bien, au fond, que ce ne soit déjà fait. Catherick a trouvé, cachés dans les tiroirs de sa femme, un tas de mouchoirs garnis de dentelles, deux belles bagues, et une montre d'or toute neuve avec sa chaîne, — objets qu'une dame du monde devrait seule posséder, et dont sa femme ne veut pas lui faire connaître la provenance.

— Les aurait-elle volés ? m'écriai-je.

— Non, dit-il ; un vol, ce serait déjà bien mal. Mais c'est encore pire que cela ; elle n'aurait pas eu, par ici, la chance de dérober des objets pareils ; et quand bien même cette chance lui eût été offerte, elle n'était pas femme à en profiter. Ce sont des cadeaux, Lizzie... ses initiales sont gravées à l'intérieur de la montre ; ... et Catherick l'a vue causer secrètement, et se conduire comme ne doit pas le faire une femme mariée, avec ce gentleman en deuil, sir Percival Glyde. N'en dites rien à personne...

— Je crois, dis-je à mon mari, que tous les deux vous avez tort. Il n'est pas naturel que, bien à son aise et respectée comme elle l'est ici, mistress Catherick ait la tête tournée par un étranger de passage, tel que ce sir Percival Glyde.

— Oui ; mais est-il un étranger pour elle ? me répondit-il. Vous oubliez comment la femme de Catherick en est venue à l'épouser. C'est après lui avoir dit non à mainte et mainte fois, quand il la sollicitait, que, d'elle-même, tout à coup, elle a démenti son refus. Ce n'est pas d'aujourd'hui, Lizzie, qu'on a vu de mauvaises femmes employer à sauver leur réputation, et à couvrir une faute, l'aveuglement d'un honnête homme qui les aime ; et je crains bien que cette mistress Catherick ne soit aussi vicieuse que la pire d'entre elles.

Nous verrons, du reste, continua mon mari, et je crois que ce ne sera pas long. Deux jours après, en effet, nous avions vu... Mistress Clements suspendit un moment son récit. Dès ce moment-là même, je commençai à douter que j'eusse réellement trouvé après tout, le fil conducteur qui devant me guider vers le mystère caché au centre du labyrinthe. Cette chronique vulgaire, malheureusement trop vulgaire, d'un homme perfide et d'une femme fragile, pouvait-elle me fournir la clef d'un secret qui pesait, terreur permanente, sur toute l'existence de sir Percival Glyde ?

— Donc, monsieur, continua mistress Clements, le second jour, Catherick trouva sa femme, et sir Percival qui causaient ensemble, à voix basse, le plus familièrement du monde, tout contre la sacristie de l'église. Je suppose que le voisinage de la sacristie leur avait paru le dernier endroit où on dût s'aviser de les venir épier ; — quoi qu'il en soit, c'est là qu'ils étaient. Sir Percival, surpris en apparence et troublé, se défendit si mal des imputations et des reproches à lui adressés, que le pauvre Catherick (je vous ai dit la vivacité de son caractère) perdit en quelque sorte la tête en face de son infortune ; il se rua sur sir Percival.

Mais il n'était pas (je suis fâchée de le dire) de force à lutter contre l'homme qui lui avait fait tort ; il fut battu de la manière la plus cruelle, avant que les voisins, accourus au bruit, eussent eu le temps de les séparer. Tout ceci se passa aux approches de la soirée et avant la tombée de la nuit.

Quand mon mari se rendit chez Catherick, celui-ci était déjà parti, sans que personne sût pour où. Pas une âme dans le village ne l'a jamais revu depuis.

Catherick ne connaissait que trop bien, cette fois, l'ignoble motif qui avait décidé sa femme à l'épouser ; et il ressentait trop vivement sa disgrâce, — surtout après ce qui lui était arrivé avec sir Percival, — pour réparaître dans les lieux qui en

avaient été témoins. Le pasteur de la paroisse fit mettre dans les journaux un avis par lequel il le pria de revenir, l'assurant qu'il ne perdrait ni sa place, ni l'estime de ses connaissances. Mais Catherick avait trop de fierté, disaient quelques-uns, — trop de chagrin, à ce que je crois, monsieur, — pour affronter les regards de ses voisins, et laisser s'user à la longue le souvenir de sa honte.

Mon mari eut de ses nouvelles au moment où le malheureux quitta l'Angleterre ; il en eut encore, pour la seconde fois lorsque Catherick fut établi en Amérique, où il paraissait prospérer. Pour autant que je sache, il y vit encore ; mais personne de ses anciens compatriotes, — et, moins que tout autre, sa mauvaise femme, — ne doit probablement le revoir jamais.

— Qu'advint-il de sir Percival ? demandai-je. Est-ce qu'il demeura dans le pays ?

— Ah ! mais, non, monsieur ; il y faisait un peu trop chaud pour lui. On l'entendit, le soir même du jour où le scandale avait eu lieu, s'en expliquer très-vivement avec mistress Catherick ; et, le lendemain matin, il nous faussa compagnie.

— Et mistress Catherick, que devint-elle ? A coup sûr, elle ne demeura pas dans le village, parmi les gens qui l'avaient vue se perdre de réputation ?

— Si vraiment, monsieur ; elle était assez endurcie pour mettre hardiment au défi l'opinion de tous ses voisins. Elle déclara publiquement à tous, depuis le pasteur jusqu'au dernier des paroissiens, qu'elle était la victime d'une affreuse méprise, et que toutes les mauvaises langues de l'endroit ne l'en chasseraient pas comme si elle avait quelque chose à se reprocher.

Elle a vécu au Vieux-Welmingham tout le temps que j'y suis restée moi-même ; et après mon départ, quand on se mit à bâtir la ville neuve, quand les gens de l'endroit commencèrent à s'y transporter, elle alla s'y installer, elle aussi, comme

bien résolue à rester des leurs jusqu'au bout. Elle y est encore, et y demeurera jusqu'au dernier jour de sa vie.

— Mais, pendant tout ce temps-là, demandai-je, quelles ont été ses ressources? Son mari pouvait-il et voulait-il lui venir en aide?

— Il le pouvait et le voulait, monsieur, répondit mistress Clements. Dans la seconde lettre qu'il écrivit à mon brave homme de mari, il se disait en position de lui accorder une petite annuité, qu'il l'avisait de faire toucher à Londres, tous les trois mois, chez un banquier dont il lui donnait le nom.

— Accepta-t-elle cette pension?

— Pas le premier "farthing," monsieur. Elle dit qu'elle n'entendait plus devoir à Catherick ni un morceau de pain ni une goutte d'eau, dût-elle vivre cent ans. Et toujours, depuis lors, elle a tenu parole.

— Supposez-vous qu'elle eût de l'argent à elle?

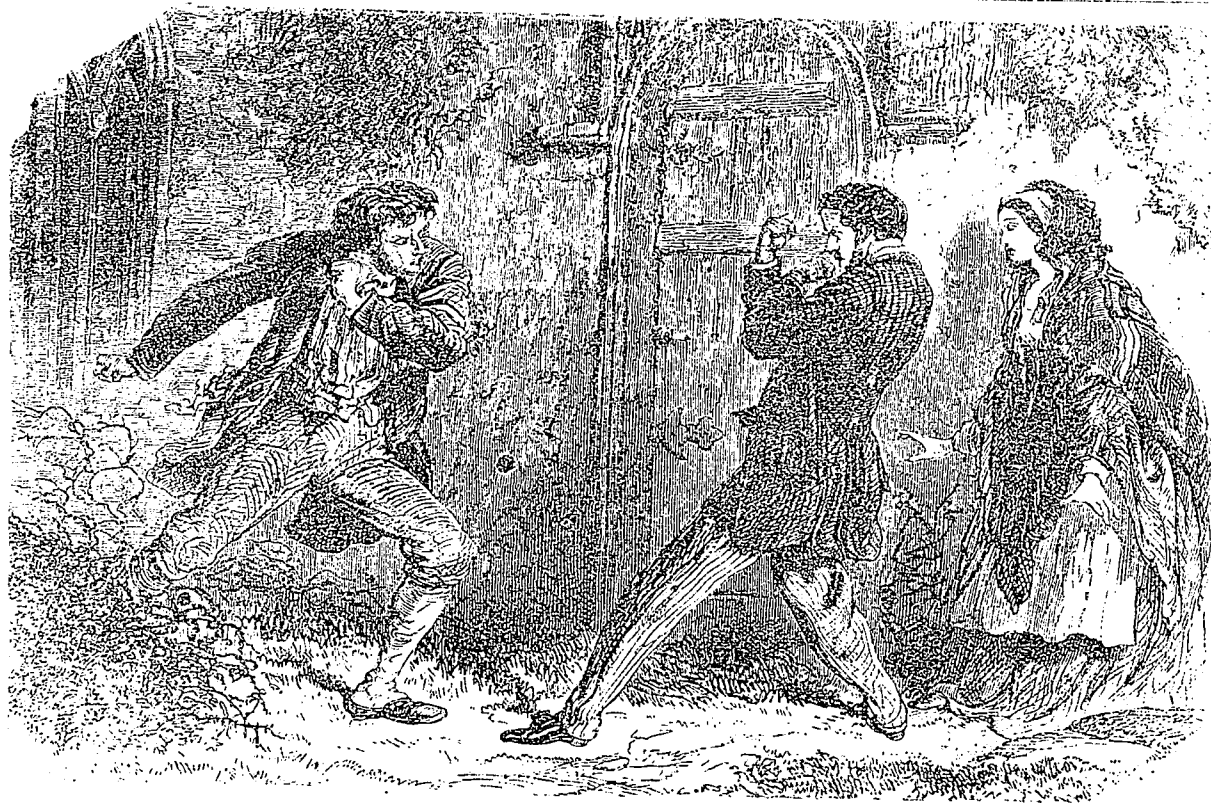
— En tout cas, monsieur, c'était bien peu de chose. On a dit, avec raison, j'en ai bien peur, que ses moyens d'existence lui venaient de sir Percival Glyde.

\* \*

Après cette dernière réponse, j'arrêtai un instant l'interrogatoire pour passer en revue ce que je venais d'apprendre. Si j'acceptais le récit dans toutes ses parties et sans aucune réserve, jusqu'au point où il en était arrivé, il était bien évident, à présent qu'aucune révélation ne m'avait été faite dont je pusse tirer parti, directement ou indirectement, pour arriver à la possession du secret, et que ma nouvelle tentative me laissait encore face à face avec l'échec le plus palpable et le plus décourageant.

Mais il y avait dans ce récit un point mal éclairci qui me faisait hésiter à l'accepter sans quelques réserves, et qui me suggérait l'idée d'un "dessous" quelconque

Je ne pouvais pas m'expliquer, si elle



Catherick se rua sur sir Percival. (page 610).

était coupable, la persistance qu'avait mise cette femme du clerc de paroisse à passer tout le reste de sa vie sur le théâtre même de son déshonneur. Le propos même qu'on lui attribuait, à savoir qu'elle aurait adopté cette marche étrange comme une preuve irréfragable et pratique de son innocence, ne suffisait pas à me convaincre. D'après ma manière de voir, il me semblait plus naturel et plus probable de présumer qu'elle n'avait pas eu, en cette matière, le choix libre dont elle se targuait.

Dans cette hypothèse, à qui devait-on

le plus probablement attribuer cette influence dominante qui l'aurait retenue à Welmingham? Sans nul doute, à cette personne dont les secours réguliers lui fournissaient ses seuls moyens d'existence. Elle avait refusé l'assistance de son mari; elle n'avait pas de quoi vivre; honnie, dégradée, on ne lui connaissait pas d'amis; de quelle source pouvait-elle tirer les secours indispensables, si ce n'est de celle qu'indiquait la voix publique, — la caisse de sir Percival Glyde?

Raisonnant d'après ces données, et ne

perdant pas de vue le seul fait avéré qui pût me servir de guide, à savoir que mistress Catherick était en possession du secret, j'arrivais facilement à comprendre l'intérêt que sir Percival pouvait avoir à la retenir à Welmingham, la réputation qu'elle s'y était faite devant, à coup sûr, l'éloigner de toute communication avec ses voisines, et dès lors lui ôter toute occasion de laisser échapper le moindre de ces propos inconsidérés que les femmes se permettent fréquemment dans les effusions bavardes de leurs intimités.

Mais quel était donc le mystère qu'on cherchait à cacher ? Non pas, certainement, le rôle infâmant que sir Percival avait joué dans la disgrâce de mistress Catherick, — puisque précisément tout le voisinage en était instruit : ni le soupçon qu'il pût être le père d'Anne Catherick, — puisque Welmingham était l'endroit où ce soupçon pouvait le moins être écarté.

Si donc j'acceptais, aussi facilement et aussi absolument que d'autres l'avaient fait avant moi cette culpabilité apparente ; si je tirais de là les mêmes conclusions superficielles auxquelles M. Catherick et tous ses voisins avaient cru devoir s'en tenir, que devenait, dans tout ce que j'avais entendu, cette suggestion d'un périlleux secret gardé entre sir Percival et mistress Catherick, et resté caché depuis cette lointaine époque jusqu'au moment actuel ?

Et pourtant, c'était bien dans ces entrevues dérobées, dans ces conférences à voix basse entre la femme du clerc de paroisse et le "gentleman en deuil" qu'existait, sans aucun doute, le fil conducteur à l'aide duquel on aurait pu tout découvrir.

Ne se pouvait-il pas que, dans cette circonstance, de trompeurs dehors attirassent l'esprit dans une direction, tandis que la vérité, préservée de tout soupçon, serait précisément dans la direction opposée ? Mistress Catherick, en affirmant qu'elle était la victime d'une affreuse erreur, n'avait-elle pu dire vrai ? En admettant même qu'elle eût menti, la déduction à l'aide de laquelle on faisait de sir Percival le complice de sa faute, ne pouvait-elle pas être le résultat de quelque erreur difficile à concevoir ?

Et si, par hasard, sir Percival avait fomenté tout exprès l'idée qu'il était coupable en ceci pour détourner de lui quelque autre soupçon mieux fondé ? ... C'est là, — si je pouvais l'y découvrir ; — c'est là qu'était l'accès du secret, profondément enfoui sous les insignifiants détails de la

chronique de village qui venait de m'être contée.

\* \* \*

Les premières questions que je fis ensuite eurent pour objet unique de savoir si M. Catherick était arrivé, oui ou non, à se convaincre de la mauvaise conduite de sa femme. Les réponses que je reçus de mistress Clements ne me laissèrent pas le moindre doute sur ce point. Mistress Catherick, avant son mariage, avait mis en péril sa réputation ; des témoignages certains l'affirmaient, sans cependant qu'on sût à qui elle l'avait sacrifiée ; et son mariage si imprévu avait bien eu lieu pour mettre son honneur à couvert.

Par des calculs de temps et de lieu qu'il est inutile de faire connaître en détail, on en était arrivé à établir très positivement que la fille à qui elle avait donné le nom de son mari n'avait aucun droit de le porter.

L'objet dont je m'enquies ensuite, — à savoir s'il était également certain qu'Anne fût la fille de Percival, — était bien autrement difficile à éclaircir. Je n'avais pas à ma disposition, pour calculer les probabilités qui militaient pour ou contre cette hypothèse, de meilleurs moyens que les déductions à tirer de la ressemblance personnelle entre ces deux individus, qu'on pouvait croire rapprochés par un lien si étroit.

— Je suppose, dis-je, que vous avez vu fréquemment sir Percival, quand il habitait votre village ?

— Oh ! oui, monsieur. . . très-souvent, répondit mistress Clements.

— Avez-vous jamais remarqué qu'il y eût entre Anne et lui quelques traits de ressemblance ?

— Pas le moindre, monsieur.

— Probablement alors, elle ressemblait à sa mère ?

— A sa mère non plus, monsieur. Mistress Catherick était brune et avait la figure pleine. . .

Ni à sa mère, ni au père qu'on lui attri-

buait. Pourrais-je donner quelque force aux faits déjà établis, en découvrant quelques autres circonstances plus décisives qui rattacherait à la vie qu'avaient menée mistress Catherick et sir Percival avant que ni l'un ni l'autre se fût montré au Vieux-Welmingham ? Quand je posai de nouvelles questions, j'avais en vue cet autre moyen d'arriver au vrai.

— Lorsque sir Percival arriva pour la première fois de vos côtés, dis-je, avez-vous su d'où il venait en dernier lieu ?

— Non, monsieur. Les uns parlaient de Blackwater Park ; les autres de l'Ecosse ; mais personne n'en savait rien.

— Et mistress Catherick . . . était-elle en service à Varneck-Hall immédiatement avant son mariage ?

— Oui, monsieur.

— Y avait-il longtemps qu'elle occupait cette place ?

— Trois ou quatre ans, monsieur. Je ne sais pas bien au juste si c'est l'un ou l'autre.

— Avez-vous jamais entendu nommer le personnage à qui Varneck-Hall appartenait à cette époque ?

— Oui, monsieur. Il s'appelait le major Donthorne.

— M. Catherick, ou quelque autre parmi vos connaissances, aurait-il jamais pu dire que sir Percival fût lié avec le major Donthorne ? Quelqu'un aurait-il jamais remarqué sir Percival aux environs de Varneck-Hall ?

— Je ne me rappelle pas, monsieur, que cela soit jamais arrivé à Catherick ni à aucune autre de mes connaissances. . .

Je notai le nom et l'adresse du major Donthorne pour le cas où il serait encore vivant, où il pourrait être utile, un jour ou l'autre, de s'adresser à lui.

En attendant, mes impressions personnelles étaient pour le moment tout à fait contraires à l'idée que sir Percival dût être supposé le père d'Anne Catherick ; tout à fait favorables, en revanche, à cette conclusion que le mystère de ses

furtives entrevues avec miss Catherick était absolument étranger à la honte dont cette femme avait souillé la bonne réputation de son mari.

Je ne voyais aucune enquête ultérieure qui pût me mettre à même de confirmer cette impression ; — je n'avais plus qu'à encourager mistress Clements à s'étendre encore sur les premiers temps de l'existence d'Anne Catherick, et il fallait guetter toute suggestion que le hasard pourrait me fournir, une fois entré dans cette voie.

— Vous ne m'avez pas dit encore, repris-je, comment il se fit que la pauvre enfant, venue au monde sous de si fâcheux auspices, se trouvât, mistress Clements, confiée à vos soins.

— Personne autre n'était là, monsieur, répondit mistress Clements, pour prendre en pitié cette petite créature si débile. La méchante mère sembla l'avoir en haine — comme si c'était la faute de la petite ! — dès le jour de sa naissance. Cela me fit de la peine pour l'enfant et j'offris de l'élever avec autant de soins que si elle était à moi.

— Est-ce qu'à partir de cette époque, Anne vous demeura exclusivement confiée ?

— Pas tout à fait, monsieur ; mistress Catherick avait là-dessus ses imaginations, ses fantaisies, et de temps en temps elle réclamait ses droits sur l'enfant, comme pour punir d'avoir voulu l'élever. Mais ces accès ne duraient jamais longtemps. La pauvre petite Anne me revenait invariablement, et toujours avec joie, — bien qu'elle n'eût chez moi qu'une vie assez terne, manquant de compagnons de jeu pour l'égayier, comme en ont les autres enfants.

Notre plus longue séparation fut à l'époque où sa mère la conduisit à Limeridge. Justement alors je perdis mon mari, et dans le chagrin où j'étais je sentais qu'il était préférable de ne point garder Anne auprès de moi. Elle avait alors entre dix à onze ans.

J'attendis chez moi que sa mère l'eût ramenée ; et je lui offris alors, partant pour Londres, de prendre l'enfant avec moi.

— Mistress Catherick accepta-t-elle votre proposition ?

— Non, monsieur. Elle revenait du Nord plus dure, plus nourrie de fiel que jamais. Il se disait qu'elle avait été contrainte de demander à sir Percival une permission de voyage, premier ennui pour une personne comme elle ; puis elle était allée, à Limmeridge, assister sa sœur mourante, lorsque le bruit avait couru que cette pauvre femme possédait quelques économies ; et, au fait, elle laissait à peine de quoi l'enterrer.

Ces choses avaient dû, fort probablement, aigrir mistress Catherick ; mais, quoi qu'il en fût, elle ne voulut pas entendre parler de me laisser emmener l'enfant. On eût dit qu'elle prenait plaisir à nous chagriner toutes deux en nous séparant. Je ne pus donc que donner mon adresse à la petite Annette, et lui dire en secret que, si jamais elle était dans l'embarras, elle n'avait qu'à venir me trouver. Mais des années s'écoulèrent avant qu'elle eût la liberté d'agir ainsi. Je ne la revis plus, la pauvre chère Anne, que la nuit où elle s'échappa de la maison de fous.

— Vous savez sans doute, mistress Clements, pourquoi sir Percival Glyde l'y avait fait enfermer.

— Je n'en sais, monsieur, que ce qu'Anne elle-même m'en a dit. La pauvre enfant, là-dessus, divaguait et déraisonnait à faire peine. Elle disait que sa mère, ayant à garder je ne sais quel secret de sir Percival, le lui avait laissé connaître un jour, longtemps après mon départ du Hampshire, et que sir Percival, découvrant qu'elle était au fait de ce mystère, l'avait aussitôt fait emprisonner.

Mais quand je lui demandai de quoi il s'agissait, jamais elle ne put me le dire. Tout ce que je tiens d'elle, c'est que sa mère, si elle le voulait, pourrait ruiner

sir Percival et le détruire de fond en comble. Mistress Catherick avait fort bien pu dire cela, et ne pas en dire plus long. Je suis à peu près certaine qu'Anne m'aurait mise au courant de toute la vérité, si comme elle le prétendait, — et comme elle se le figurait bien certainement, la pauvre âme ! — elle l'avait réellement connue...

La même idée s'était déjà offerte plus d'une fois à mon esprit ; j'avais dit à Marian, on l'a vu, que je ne savais si Laura était, au vrai, sur le point de faire quelque découverte importante, le jour où le comte Fosco était venu les déranger, elle et Anne Catherick, dans le petit embarcadere au bord du lac ; — l'infirmité mentale de cette derrièr rendant tout à fait naturel qu'elle se figurât posséder absolument le secret, sans autre raison qu'un soupçon vague, puisé dans quelque insinuation imprudemment hasardée devant elle par sa mère.

En ce cas, la méfiance que sir Percival puisait dans le sentiment de son crime avait dû lui inspirer l'idée parfaitement fautive qu'Anne Catherick avait tout su de sa mère ; absolument de même que, dans la suite, il avait conçu le soupçon tout aussi erroné, que sa femme savait tout de la bouche d'Anne Catherick.

Le temps s'écoulait ; la matinée allait finir. Je ne voyais aucune certitude, en restant plus longtemps, d'apprendre par mistress Clements quelque chose de plus qui pût servir à mes projets. J'avais déjà éclairci ces détails de lieux et de famille, se rapportant à mistress Catherick, qui faisaient l'objet de mes recherches ; et j'étais arrivé à certaines conclusions, tout à fait nouvelles pour moi, qui pouvaient m'aider considérablement à diriger mes démarches ultérieures. Je me levai pour prendre congé ; mais auparavant je crus devoir rendre grâce à mistress Clements de la bonne volonté tout amicale qu'elle avait mise à me fournir des renseignements.

— Vous êtes certaine de me revoir, lui dis-je au moment de partir, car j'ai un service à vous demander ; peut-être ne tarderai-je pas plus d'un ou deux jours.

— N'ajoutez pas votre demande à cause de moi, monsieur, dit mistress Clements ; si je puis vous être utile, dites-moi tout de suite, je vous prie, ce que vous pensez avoir à me demander.

— Je voulais seulement, repris-je, vous adresser une seule question. Je voulais savoir de vous l'adresse de mistress Catherick, à Welmingham.

Ma requête effaroucha tellement mistress Clements qu'elle me regarda avec une véritable stupéfaction.

— Pour l'amour de Dieu, monsieur, dit-elle, que voulez-vous de mistress Catherick ?

— Le voici, mistress Clements, lui répondis-je ; je veux savoir le secret des entrevues particulières qu'elle avait jadis avec sir Percival Glyde. Dans ce que vous m'avez dit du passé de cette femme et des anciennes relations que cet homme a eues avec elle, il y a quelque chose de plus que vous ou aucun de vos voisins n'y avez jamais soupçonné. Entre eux deux, il y a un secret que personne ne connaît encore ; et je vais trouver mistress Catherick la ferme résolution de le découvrir.

— Pensez-y à deux fois, monsieur ! dit mistress Clements qui, dans son émotion, se leva tout à coup et posa sa main sur son bras. C'est là une femme à craindre ; vous ne la connaissez pas comme je la connais. Pensez-y à deux fois !

— Votre conseil, mistress Clements, vous est dicté, j'en suis sûr, par un sentiment de bienveillance ; mais, quoi qu'il en puisse arriver, je suis résolu à voir cette femme...

Mistress Clements consulta ma physionomie avec inquiétude.

— Je vois bien que vous êtes décidé, dit elle ensuite ; eh bien, monsieur, je vais vous donner l'adresse...

Je l'écrivis sous sa dictée dans mon

agenda, et pris ensuite sa main pour lui dire adieu.

— Vous entendrez bientôt parler de moi repris je ; vous saurez tout ce que je pourrai alors vous révéler...

Mistress Clements poussa un soupir et secoua la tête d'un air ce doute :

— L'avis d'une vieille femme peut quelquefois être bon à prendre, disait-elle. Pensez-y à deux fois avant de partir pour Welmingham...

## VIII

Lorsque après mon entrevue avec mistress Clements, je revins à la maison, je fus frappé d'un changement qui s'était manifesté chez Laura.

L'invariable douceur, l'inépuisable patience dont tant de cruelles épreuves n'avaient encore pu venir à bout, semblaient lui avoir manqué soudainement. Insensible à tout ce que Marian essayait pour la calmer et la distraire, elle était assise loin de son dessin qu'elle négligeait et qu'elle avait repoussé loin d'elle, les yeux obstinément baissés, les mains sur ses genoux, et les doigts enlacés les uns dans les autres par un mouvement fébrile.

A mon entrée, Marian se leva, me laissant lire sur son visage une inquiétude silencieuse ; elle attendit un instant pour voir si à mon approche Laura leverait les yeux ; et après avoir murmuré à mon oreille : — Voyez si vous pourriez la tirer de cette torpeur !... elle sortit de la chambre.

Je m'assis dans le fauteuil qu'elle avait laissé vide ; je dénouai doucement les pauvres doigts amaigris et fiévreux ; puis prenant les deux mains de Laura dans les miennes :

— A quoi pensez vous ? dites-le-moi, cher enfant !.. faites effort, et dites-le-moi !..

Il y eut en elle une sorte de combat, mais elle finit par me regarder en face :

— Je ne puis me sentir heureuse, dit-elle, je ne puis m'empêcher de songer...



A ces mots, elle s'arrêta, se pencha légèrement en avant, et posa sa tête sur mon épaule avec une sorte de muet désespoir qui m'alla au cœur.

— Tâchez, répétai-je doucement, tâchez de me dire ce qui vous empêche d'être heureuse !

— Je suis si peu utile, . . . je pèse si fort sur vous deux, répondit-elle avec un soupir las et découragé. Vous travaillez, vous gagnez de l'argent, Walter ; et Marian vous vient en aide. Pourquoi n'est-il rien que je puisse faire ? . . . Vous finirez par me préférer Marian . . . Vous finirez par là, car je ne suis bonne à rien ! Oh ! de grâce, ne me traitez pas comme un enfant ! . . .

Je lui fis relever la tête, et lissant ses cheveux en désordre qui lui tombaient sur le front, je donnai un baiser à cette pauvre fleur flétrie, à cette sœur dont le chagrin avait presque égaré la raison.

— Vous nous aiderez, Laura, lui dis-je ; vous commencerez, chère enfant, dès aujourd'hui . . .

Aussitôt son regard prit une ardeur presque malade, et sa curiosité, qui semblait lui couper la respiration, me fit trembler pour cette nouvelle vitalité que l'espérance venait de lui rendre sur quelques paroles tombées de mes lèvres. Je me levai, je remis en ordre ses instruments de dessin et les replaçant devant elle :

— Vous savez, lui dis-je, que je gagne ma vie en travaillant à ceci. Vous vous êtes si bien appliquée, vous avez fait tant de progrès que vous pouvez travailler, vous aussi, et comme moi gagner de l'argent. Tâchez de terminer cette petite esquisse aussi correctement, aussi gentiment que vous le pourrez. Quand elle sera finie, je la porterai au même marchand qui achète tout ce que je fais, et qui très-certainement l'achètera aussi. Vous garderez à part, dans votre bourse, tout ce que vous aurez gagné ; et Marian vous demandera, comme à moi, de quoi faire marcher notre petit ménage. Pensez combien vous allez

vous rendre utile, à elle et à moi ? Pensez-y, Laura, et vous ne saurez plus ce que c'est d'avoir une heure de chagrin . . .

Son visage s'anima et s'éclaira bientôt d'un sourire. Tant qu'il dura, ce sourire, et au moment où elle reprenait les crayons que naguère elle avait mis de côté, on eût presque dit notre Laura d'autrefois.

J'avais su bien traduire les premiers symptômes de renaissance et de force nouvelle qui, à son insu, se révélaient dans son intelligence, par l'attention jalouse avec laquelle, depuis peu, elle surveillait les occupations de sa sœur et les miennes. Marian (quand je lui contai ce qui s'était passé), comprit comme moi que Laura désirait ardemment reconquérir une petite importance, et se relever dans sa propre estime aussi bien que dans la nôtre : — à partir de ce jour, nous mîmes tous nos soins à seconder cette ambition nouvelle, qui peut-être nous donnait à espérer, et pour un temps assez proche, un avenir plus heureux.

Je saisis la première occasion qui s'offrit de causer en particulier avec Marian, et de lui communiquer le résultat des informations que j'avais prises dans la matinée. Sur le voyage que je comptais faire à Welmingham, elle me parut partager l'opinion que m'avait déjà exprimée mistress Clements.

— Bien certainement, me dit-elle, Walter, le peu que vous avez appris jusqu'ici ne doit vous donner aucun espoir d'obtenir les confidences de mistress Catherick ? Ne serait-il pas beaucoup plus facile et beaucoup moins dangereux d'insister pour obtenir de mistress Rubelle une confession complète, que de prétendre arracher cet aveu à sir Percival ?

— Cela, répliquai-je, pourrait être beaucoup plus facile ; mais nous ne savons pas au juste jusqu'où va la connivence de mistress Rubelle, et l'intérêt qu'on lui a donné dans le complot. D'ailleurs, il est maintenant trop tard pour perdre avec mistress Rubelle le temps précieux que

nous pouvons employer à découvrir, dans la vie de sir Percival, ce côté faible qui nous la livrera tout entière. Ne commencez-vous pas à croire, Marian, que sir Percival Glyde pourrait bien se trouver, en somme, un antagoniste au-dessus de mes forces ?

— Il ne sera pas au-dessus de vos forces, répondit-elle d'un ton décidé, parce qu'il n'aura pas, pour lutter contre vous, l'aide puissante que lui prêterait l'impénétrable méchanceté du comte.

— Et d'où tirez-vous cette conclusion ? lui demandai-je un peu surpris.

— Je connais, me répondit-elle, l'entêtement de sir Percival et l'impatience avec laquelle il subit le contrôle de son conseiller intime. Il voudra, je crois, vous tenir tête à lui tout seul, tout comme il voulait d'abord, à Blackwater-Park, agir par lui-même. L'heure où vous devez vous attendre à voir le comte, sera celle où vous tiendrez sir Percival à votre discrétion. Les intérêts du premier se trouveront alors directement menacés ; et pour sa propre défense, Walter, vous lui verrez déployer de terribles ressources.

— Nous pouvons le désarmer d'avance, répliquai-je. Quelques-uns des détails que je tiens de mistress Clements peuvent servir contre lui, et nous avons encore à notre disposition d'autres moyens de soutenir la lutte. Il y a, dans la relation de mistress Michelson, certains passages d'où il résulte que le comte a cru nécessaire de se mettre en communication avec M. Fairlie ; et dans cette démarche peut se rencontrer telle ou telle circonstance plus ou moins compromettante pour lui.

Pendant mon absence, Marian, écrivez à M. Fairlie, et demandez-lui une réponse où soit exactement décrit ce qui s'est passé entre lui et le comte ; qu'il vous renseigne en même temps sur tous les détails qui auraient pu lui parvenir, depuis lors, relativement à sa nièce. Dites-lui que l'exposé de faits que vous réclamez serait, tôt ou tard, l'objet d'instances nouvelles et

plus pressantes, s'il répugnait à vous le donner aujourd'hui.

— J'écrirai cette lettre, Walter. Mais êtes-vous donc bien décidé à partir pour Welmigham ?

— Absolument décidé. Je vais consacrer deux jours à gagner de quoi nous suffire la semaine prochaine : cela fait, je m'embarque pour le Hampshire . . .

Quand arriva le troisième jour, j'étais prêt à me mettre en route.

Comme il était possible que mon absence durât quelque temps, j'arrangeai avec Marian une correspondance régulièrement quotidienne ; et naturellement nous nous écrivions sous des noms supposés, la prudence la plus vulgaire l'exigeant ainsi. Tant que j'aurais régulièrement de ses nouvelles, je pourrais compter que rien de mal n'était arrivé ; mais la première fois que le courrier du matin ne m'apporterait aucune lettre, je partirais pour Londres sans autre avis, et par le premier train disponible.

Je parvins par faire accepter à Laura la pensée de mon départ, en lui disant que j'allais à la campagne chercher des acheteurs pour ses dessins et les miens ; je la laissai fort occupée et tout heureuse. Marian m'accompagna jusqu'à la porte de la rue.

— Rappelez-vous, me dit-elle tout bas dans le corridor, rappelez-vous quels cœurs inquiets vous laissez ici ; rappelez-vous toutes les espérances attachées à votre retour sain et sauf ! Si des accidents imprévus viennent traverser ce voyage ; si vous vous rencontrez avec sir Percival . . .

— Qui peut vous faire songer à une pareille rencontre ? lui demandai-je.

— Est-ce que je sais, moi ? . . . J'ai des craintes et des imaginations dont je ne puis rendre compte. Riez-en, Walter, si vous voulez ! . . . mais, pour l'amour de Dieu, si vous vous trouvez en contact avec cet homme, demeurez maître de vous !

— Ne craignez rien, Marian ; je vous

réponds de mon empire sur moi-même. . .

Ce fut sur ces mots que nous nous quittâmes.

Je pris une allure très-rapide pour me rendre à la station. Il y avait en moi je ne sais quelle ardeur et quel éclat d'espérance ; dans mon esprit grandissait la conviction que mon voyage, cette fois, ne serait pas vainement entrepris. La matinée était belle, lumineuse et froide ; mes nerfs en étaient comme remontés, et je sentais palpiter en moi, de la tête aux pieds, l'énergie de ma résolution.

Le train me déposa devant Welmingham, la même après midi, de bonne heure.

Je me fis indiquer le chemin du quartier où habitait mistress Catherick. En y arrivant, je me trouvai dans un square formé par des maisonnettes uniformes, hautes d'un étage. Il y avait au milieu un lambeau de pelouse dénudé que protégeait mal un grillage économique en fil de fer.

J'allai directement à la porte du numéro treize. — le numéro de mistress Catherick. — et j'y frappai sans prendre le temps de réfléchir d'avance à la manière dont je me présenterais, une fois entré. Il fallait d'abord voir mistress Catherick. Je pourrais ensuite apprécier, d'après mes propres observations, le mode le plus simple et le plus sûr d'aborder la question qui m'amenait.

La porte fut ouverte par une servante, déjà mûre et d'une physionomie mélancolique. Je lui remis ma carte, en lui demandant si je pouvais voir mistress Catherick. Cette fille porta mon nom dans le salon donnant sur la rue, et revint me prier de faire connaître l'objet de ma visite.

— Dites, s'il vous plaît, lui répondis-je, que ma visite a pour objet la fille de mistress Catherick. . . Je ne trouvai pas de meilleur prétexte, sous le coup de la nécessité, pour expliquer ma venue.

La domestique rentra de nouveau dans le salon, de nouveau revint me trouver, et, cette fois, non sans un regard d'étonnement douloureux, me pria d'entrer.

Les murailles de la petite pièce où je pé-

nétrais étaient tapissées d'un papier à ramage de la plus grande dimension et des couleurs les plus "tapageuses." A côté d'une table, la plus rapprochée de l'unique fenêtre, ayant sur les genoux un papier à ouvrage, et accroupi à ses pieds un vieil épaveux asthmatique et chassieux, se tenait une femme âgée, dont un bonnet de filet noir couvrait la tête ; habillée, d'ailleurs, d'une robe de soie noire, et cachant à moitié ses mains sous des mitaines couleur d'ardoise.



Une rue de New-Welmingham.

Ses cheveux gris de fer tombaient en lourds bandeaux sur les deux côtés de son visage ; ses yeux noirs regardaient droit en avant avec une fixité dure, méfiante, implacable. Elle avait les joues pleines, le menton allongé et les lèvres épaisses, sensuelles, dépourvues de coloris. Sa taille était forte et robuste, son attitude empreinte d'un sang-froid agressif. Telle était mistress Catherick.

— Vous êtes venu me parler de ma fille, me dit-elle, sans me laisser le temps d'ar-

ticuler un seul mot. Ayez la bonté de m'expliquer ce que vous avez à me dire. . .

L'accent de sa voix était aussi dur, aussi méfiant, aussi implacable que l'expression de son regard. Elle m'avait indiqué un fauteuil, et me regarda très-attentivement de la tête aux pieds pendant que j'y prenais place. Je ne me vis d'autre chance, avec une pareille femme, que de régler mon langage sur celui qu'elle avait adopté, de la suivre, dès le début de l'entretien, sur le terrain qu'elle avait choisi.

— Vous savez, lui dis-je, qu'on a perdu les traces de votre fille ?

— Je suis parfaitement au courant de ceci.

— N'avez-vous appréhendé en rien que le malheur de sa fuite pût n'être que le prélude d'un autre malheur, — celui de sa mort ?

— Oui. Venez-vous me dire qu'elle est morte ?

— Positivement.

— Pourquoi ?..

Elle me posa cette étrange question sans que sa voix, son visage ou son attitude eussent subi le plus léger changement.

Elle n'eut pas semblé plus complètement désintéressée dans la question, s'il se fût agi du trépas de la chèvre captive devant ses fenêtres.

— Pourquoi ? répétai-je. Vous me demandez pourquoi je viens vous apprendre la mort de votre fille ?

— Sans doute. Quel intérêt prenez-vous à elle ou à moi ? Comment se fait-il que vous soyez au courant de ce qui concerne ma fille ?

— Vous allez le savoir. Je la rencontrai le soir où elle s'échappa de l'hospice, et je lui procurai les moyens d'arriver à un refuge sûr.

— Vous eûtes grand tort.

— Je suis fâché d'entendre sa mère parler ainsi.

— Peu importe à sa mère. Comment savez-vous qu'elle est morte ?

— Je n'ai pas la liberté de dire comment je le sais ; mais je le sais, ajoutai-je en appuyant sur ces trois derniers mots.

— Avez-vous la liberté de dire comment vous avez découvert mon adresse ?

— Parfaitement... c'est mistress Clements qui me l'a donnée.

— Mistress Clements a perdu la tête. Vous a-t-elle conseillé de venir ici ?

— En aucune façon.

— Alors, je vous le demande encore, pourquoi êtes-vous venu ?..

La voyant bien résolue à obtenir une

réponse, je la lui donnai sous la forme la plus simple.

— Je suis venu, lui dis-je, pensant que la mère d'Anne Catherick pouvait avoir naturellement quelque intérêt à savoir si celle-ci était morte ou vivante.

— Voilà tout ? dit mistress Catherick avec plus de sang-froid que jamais. Vous n'avez pas d'autres motifs ?..

J'hésitai. La réponse la plus convenable à cette question n'était pas facile à improviser sur place.

— Si vous n'avez pas d'autres motifs, continua-t-elle, ôtant à loisir ses mitaines couleur d'ardoise et les roulant avec soin l'une dans l'autre, je n'ai plus qu'à vous remercier de votre visite, et à vous dire que je ne vous retiendrai pas plus long temps. L'information que vous m'apportez serait plus complète, si vous vouliez bien m'expliquer par quelle voie elle vous est parvenue. Je suppose pourtant qu'elle m'autorise à prendre le deuil. Comme vous voyez, je n'aurai pas à modifier beaucoup mon costume. Mes mitaines une fois changées, je serai en noir de la tête aux pieds...

Elle fouilla dans les poches de sa robe ; elle y prit une paire de mitaines en fillet noir ; elle les ganta du plus beau calme et avec l'impassibilité d'une figure de marbre ; puis, laissant retomber ses mains sur ses genoux :

— Je vous souhaite le bonjour, me dit-elle.

Le froid mépris que respirait son attitude me décida, en m'irritant, à lui laisser voir que le but de ma visite n'était pas encore rempli.

— En venant ici, lui dis-je, j'avais un motif.

— Ah ! je m'en doutais, remarqua mistress Catherick.

— La mort de votre fille...

— De quoi est-elle morte ?

— D'une maladie de cœur.

— C'est bien. Continuez.

— La mort de votre fille a servi à infli-

ger un tort grave à une personne qui m'est très-chère. Je sais de science certaine, que deux hommes ont pris part à cet acte d'iniquité. L'un d'eux est sir Percival Glyde.

— En vérité ?..

Je la regardai attentivement pour voir si la brusque mention de ce nom ne l'ébranlerait pas quelque peu. Pas un de ses muscles ne bougea... le regard de ses yeux, toujours dur, méfiant, implacable, ne vacilla pas un seul instant.

— Peut-être vous étonnez-vous, continuai-je, que la mort de votre fille ait pu être utilisée comme un moyen de faire tort à une autre personne ?

— Non, dit mistress Catherick ; je ne m'étonne de rien. Ceci paraît être votre affaire. Vous prenez intérêt à ce qui me concerne ; je n'en prends aucun à ce qui vous intéresse.

— Peut-être me demanderez-vous, repris-je avec une certaine insistance, pourquoi j'ai voulu porter ce renseignement devant vous ?

— Oui, je vous demanderai ceci ?

— Eh bien, c'est que je suis résolu à faire en sorte que sir Percival Glyde rende compte de la mauvaise action qu'il a commise.

— Qu'ai-je à faire avec cette résolution ?

— Je vais vous le dire. Il y a, dans le passé de sir Percival, certains événements dont la connaissance complète est nécessaire à la réalisation de mes vues. Vous les connaissez... et pour cette unique raison, je suis venu vous trouver.

— De quels événements voulez-vous parler ?

— D'événements qui se passèrent au Vieux-Welmingham, quand votre mari était là, clerc de paroisse, et avant l'époque où naquit votre fille...

Enfin à travers la barrière d'impénétrable réserve qu'elle s'était efforcée d'élever entre nous, j'avais atteint cette femme. Je voyais la flamme encore voilée de son regard trahir sa colère naissante,

— aussi clairement que je voyais ses mains inquiètes se mouvoir d'abord et, se dénouant ensuite, se mettre à lisser machinalement, sur ses genoux, sa robe de soie.

— Que savez-vous de ces événements ? me demanda-t-elle.

— Tout ce que mistress Clements a pu m'en dire, lui répliquai-je.

Sur ce ferme visage, aux lignes carrées, passa une rougeur rapide ; ses mains mobiles s'arrêtèrent un instant, et ceci semblait présager un soudain éclat de colère qui la mettrait momentanément hors de garde. Mais non ; — elle dompta l'irritation naissante, s'adossa dans son fauteuil, croisa ses bras sur sa large poitrine et, avec un sourire de sinistre sarcasme arrêté sur ses lèvres épaisses, elle me regarda aussi obstinément que jamais.

(à suivre)

## UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE



Poitrine par suite par  
es l'oudres Orientales,  
les seules qui assurent en trois mois  
et sans nuire à la santé,  
le développement des  
formes chez la femme,  
et guérissent radicalement

LA CONSOMPTION  
DYSPEPSIE...  
ANEMIE...  
ET LES FAIBLESSES  
D'ESTOMAC.

✱ SANTE ET BEAUTE ✱

UNE BOITE, AVEC NOTICE, \$ 1.00  
SIX BOITES, " " 5.00

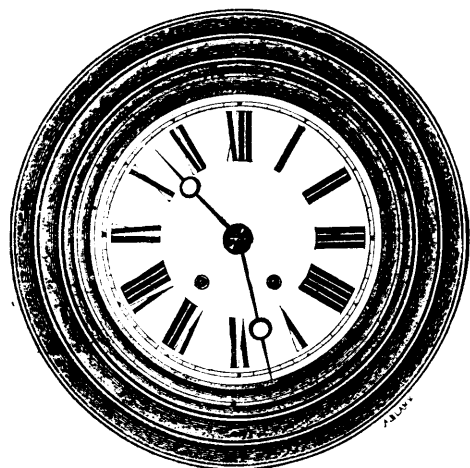
EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES DE PREMIERE CLASSE

DEPOT GENERAL POUR LA PUISSANCE :

L. A. BERNARD

1882 rue Ste-Catherine, Montreal

HORLOGES! HORLOGES!



N'ACHETEZ PAS 

**♦ VOS HORLOGES** 

AVANT D'AVOIR VU NOTRE  
ASSORTIMENT ET NOS BAS PRIX

Nous venons de recevoir de la fabrique un  
choix considerable de

HORLOGES MUSICALES,  
HORLOGES DE FANTASIE,  
REVEIL-MATINS

Toutes nos horloges sont garanties

Adressez-vous aux quartiers généraux du bon marché.

En gros seulement

The AMERICAN CLOCK Co.

No 1611, rue Notre-Dame, coin St-Gabriel  
MONTREAL

**APPEL AU CLERGE**

A VENDRE

AU PROFIT DE 

**LA COLONISATION**

(Pour un missionnaire)

**18 BEAUX TABLEAUX**

A L'HUILE

A PRIX MODIQUES

CHEZ

M. ALBERT GAUTHIER

Marchand d'ornements d'église

RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

**IMPRIMERIE BILAUDEAU**

1635, RUE NOTRE-DAME

(En face de la rue St-Jean-Baptiste)

MONTREAL

On se charge de travaux d'imprimerie en général :

LIVRES,  
BROCHURES,  
JOURNAUX,  
REVUES, ETC.

**SPECIALITE :**

Imprimés pour le commerce.

PRIX TRES MODERES

P.-D. BILAUDEAU,

Gerant

CHAMPAGNE "COUVERT"

LE MEILLEUR CHAMPAGNE



IMPORTE AU CANADA

En Vente Partout. Essayez-le

Seuls AGENTS au CANADA :

**LAPORTE MARTIN & CIE**

Epiciers en Gros - MONTREAL.

**LANGELIER & CIE**

AGENTS FINANCIERS

16, rue St-Sacrement

BUREAU No 4 MONTREAL

**ARGENT A PRETER**

*Sur billets, hypothèques, etc. etc.*

ACHATS ET VENTES

De debentures, bons du gouvernement, etc.



# ROMEO PREVOST & CIE

Comptables Auditeurs

## LIQUIDATEURS ET FIDEI-COMMISSAIRES

ARGENT A PRETER

Achats de Débentures Municipales

Batisse des Chars Urbains, CHAMBRES Nos 41 et 42  
Telephone Bell No 815

**MONTREAL.**

## N. LEVEILLE

### Marchand Tailleur

Employé pendant 18 ans à la maison  
L. C. DeTonnancourt.

138½, RUE ST-LAURENT  
MONTREAL.

Toujours en magasin un grand assorti-  
ment de Draps, Casimirs, Tweeds de  
première qualité et de Patrons  
les plus nouveaux.

## FUMEZ

LES

# CIGARES ET LES CIGARETTES

CRÈME DE LA CRÈME ET  
LAFAYETTE

DE J. M. FORTIER

## R. WILSON SMITH

### COURTIER EN VALEURS

DE PLACEMENT

ACHETE ET VEND: Débentures  
Municipales, Bons du Gouverne-  
ment et Actions de Chemin de fer,  
Valeur de première classe conve-  
nables pour placements en fidé-  
commis. Toujours en mains.

1724, NOTRE-DAME, MONTREAL.

## LA LIBRAIRIE ANCIENNE ET MODERNE

LIVRES NEUFS ET D'OCCASION  
COLLECTION DES  
*Principaux Romanciers*  
FRANCAIS

Dernières nouveautés recues chaque semaine.  
Grand choix d'ouvrages d'occasion.

SPECIALITE de LIVRES CANADIENS  
RELIURES ET IMPRESSIONS

Attention particulière aux commandes par la poste

ARCHAMBAULT & BELIVEAU,  
Libraires-Commissionnaires

TELL. BELL 696

1617 RUE NOTRE-DAME

## PURIFIEZ VOTRE SANG

AU MOYEN DU

# GOUDRON DE NORVEGE

C'est le dépuratif du

## Sang par excellence

IL EST BIEN

## SUPERIEUR a LA SALSEPAREILLE

Et ne manque jamais de guérir  
les maladies chroniques ré-  
sultant le plus souvent  
d'un

## SANG VICIE

TELLES QUE

Les vieilles bronchites,  
Les maladies de la gorge,  
Les catharres,  
Les maladies des  
Rognons et de  
La Vessie,  
Les maladies de la peau,  
etc., etc.

## GRAND FLACON D'UN DEMIARD :

PRIX: - - 25 CTS

Chez tous les pharmaciens

DEMANDEZ-LE

